

« La réalité subjective du Temps (Husserl) »

L'expérience subjective de la fuite du temps est-elle une base suffisante pour la fondation d'un temps objectif ? Réciproquement : si l'existence d'un temps objectif apparaît problématique en science, est-ce que la temporalité subjective n'est pas la seule réalité du temps ? Revisitant les textes fondamentaux de l'analyse phénoménologique de la constitution subjective de la temporalité, nous préparerons le terrain pour une décision sur ces questions.

A. Les bases textuelles :

I. E. Husserl, *Zur Phänomenologie des inneren Zeitbewusstseins* (1893-1917), Nijhoff 1966. Éd. Rudolf Boehm. Les Leçons de Goettingen pour le semestre d'hiver 1904-05. „Hauptstücke aus der Phänomenologie und Theorie des Erkenntnis“. Quatre parties: „Über Wahrnehmung“, „Über Aufmerksamkeit“, „Phantasie und Bildbewusstsein“ et „Zur Phänomenologie der Zeit“. Edith Stein, assistante de Husserl à Fribourg (1916-1918) chargée de préparer ses manuscrits pour l'édition. Lettre à Roman Ingarden (6.7.1917) : „Ich habe in der letzten Zeit immer Neue Stöße von Manuskripten geordnet und bin eben jetzt auf das Konvolut ‚Zeitbewusstsein‘ gestoßen. Wie wichtig die Sachen sind, wissen Sie ja am besten: für die Lehre von der Konstitution und für die Auseinandersetzung mit Bergson und, wie mir scheint, auch mit anderen, z.B. Natorp. Der äußere Zustand ist ziemlich traurig: Notizenzettel von 1903 an. Ich habe aber große Lust, zu versuchen, ob sich eine Ausarbeitung daraus machen lässt; es würde doch einen Schritt vorwärts zur Druckreife bedeuten, wenn man auch nicht weiß, ob und wann die Veröffentlichung erfolgen wird.“ (7.8.1917): „Ich habe im letzten Monat Husserl's Zeitnotizen ausgearbeitet, schöne Sachen, aber noch nicht ganz ausgereift“. Lors de vacances communes à Todtnauberg (avril 1926) où Heidegger a présenté à Husserl le ms de *Sein und Zeit*, Husserl confia le texte rédigé par Stein à Heidegger en vue de sa publication dans le *Jahrbuch für Philosophie und phänomenologische Forschung* IX (1928).

II. *Die 'Bernauer Manuskripte' über das Zeitbewußtsein* (1917/18), Kluwer 2001. Eds Rudolf Bernet et Dieter Lohmar. Ms rédigés lors de deux séjours de vacances à Bernau (Forêt Noire) en Août-Septembre 1917 et Février-Avril 1918 et motivés par le travail de Stein de 1917. Eugen Fink, assistant de Husserl à partir de 1928 a été chargé de l'élaboration du MS. Projet d'édition qui n'a pas abouti. Le texte a finalement été remis par Fink aux Archives Husserl de Louvain. D'abord conçu comme prolongement des recherches sur la conscience intime du temps, son projet s'élargit en une ontologie de l'individuation: „Denn nicht an einer blossen Phänomenologie der Zeit arbeite ich – die sich nicht rein für sich ablösen lässt – sondern an dem ganzen ungeheuren Problem der Individuation, der Konstitution individuellen (also ‚tatsächlichen‘) Seins überhaupt und nach seinen wesentlichen Grundgestalten“ (à Ingarden 5.4.1918). Thématique proche de *Ideen II*.

III. *Späte Texte über Zeitkonstitution* (1929-1934), Springer 2006. Ed. Dieter Lohmar. Ms de la dernière période Octobre 1929 – Septembre 1934 (Husserl mort le 27 Avril 1938). Contemporain des *Méditations cartésiennes*, *Logique formelle et transcendantale*, *Erfahrung und Urteil* (1939) et antérieur à l'élaboration de la *Krisis*. Husserl envisageait d'ajouter un second volume au Ms de Bernau qu'il désignait comme „I. Band des Werkes über den Ursprung der Zeit“. Il inclut des analyses du Présent vivant (lebendige Gegenwart), la constitution subjective et communautaire du temps objectif, la constitution temporelle du Je, la corrélation rétention – protention. Il complète les *Leçons sur la conscience intime du temps* et les *Ms de Bernau* en passant de la temporalité constituante immanente au temps constitué objectif et en examinant l'incarnation du sujet dans le corps. Enfin il interroge la naissance et la mort comme événements-limites de la constitution transcendantale.

B. La phénoménologie du temps – exposition dogmatique :

1. La phénoménologie du temps est une approche de la réalité du temps par une méthode de réflexion sur l'expérience consciente telle qu'elle est subjectivement vécue.

2. Cette approche n'est pas une théorie sur le temps qui forgerait des hypothèses et chercherait à confirmer ces hypothèses avec des preuves factuelles.

3. C'est une analyse intentionnelle qui vise à caractériser sur la base de l'évidence du sens de l'expérience la structure essentielle a priori de la conscience du temps.

4. La relation entre phénoménologie intentionnelle et psychologie empirique : Brentano, Stumpf, James.
5. Les exemples d'objets temporels: le son, la mélodie, un vol d'oiseaux, un escadron de cavalerie au galop...
6. Le privilège de la rétention par rapport à la protention.
7. La constitution d'un temps objectif dans la conscience sur la base des modes d'apparition subjectifs de la temporalité.
8. Les limites de la temporalité de la conscience: sommeil, naissance, mort.

I. « Réduire le temps pour mieux le constituer »

1. La possibilité même d'un programme :

La démarche philosophique des temps modernes diffère de la sagesse antique (ou de la sagesse orientale) en ceci qu'elle ne se contente pas d'une libre méditation à l'usage personnel du seul penseur, mais qu'elle se veut une pratique méthodique en droit universelle appliquée à la réalisation d'un programme théorique défini. Comme héritage de la tradition nous avons à l'esprit certains programmes-types : le doute cartésien, l'association des idées empiriste, la construction logique positiviste, etc. Chaque type de programme est adapté à la poursuite de son objet, mais – par opposition à la sagesse antique – un objet qui est chaque fois profilé d'une certaine manière. Plutôt que « la vérité », Descartes recherche la vérité absolument certaine non mélangée de probabilité en mathématique et en physique. La mise en doute systématique de toutes les croyances est censée adaptée à la séparation du savoir certain par rapport à l'opinion probable.

2. Le temps comme objet :

Toute méthode préfigure son objet d'une certaine manière et cet objet ainsi préfiguré fonde les démarches qui le visent. La phénoménologie du temps est une méthode : pour nous elle a une place (définitivement) déterminée dans la tradition ; pour Husserl, son promoteur, elle s'inscrivait dans l'horizon d'autres programmes psychologiques et épistémologiques (Brentano, James, Bergson, Stumpf, Helmholtz, etc.). Ce double encadrement est de nature à nous rassurer concernant l'existence du temps comme **objet phénoménologique** : un objet tel qu'il se donne à la conscience dans un flux d'apparitions et tel qu'il prend son sens d'être du seul jeu des contraintes formelles de l'affection de – et de l'appréhension – par cette conscience. Mais si, conformément à l'exigence phénoménologique de la réactualisation du sens, nous nous replaçons dans la position originelle du fondateur de la phénoménologie du temps, la question se pose : le temps est-il ou peut-il être un objet possible de description et de constitution ?

3. La mise hors circuit du temps objectif :

Nous pouvons prendre appui sur un pré-savoir commun concernant la méthode phénoménologique. Typiquement celle-ci comporte deux moments successifs, mutuellement nécessaires et complémentaires : réduction – constitution. La réduction est diversement décrite : mise entre parenthèses, mise hors circuit (*Ausaltung*), *εποχή* ou abstention de croyance, etc. Admettons que ces métaphores renvoient à une forme de procédure suffisamment univoque. Celle-ci s'appliquera essentiellement aux objets de notre expérience considérés dans l'attitude naturelle, c-à-d. comme des entités ontologiques transcendantes, constituées indépendamment de tout sujet et de toute activité subjective. La réduction s'applique-t-elle au temps ? Le temps est-il un objet réductible en général et l'opération réductrice peut-elle être mise en œuvre à son sujet de façon à aboutir effectivement ?

4. Au point de vue épistémologique :

Il y a ambiguïté sur le terme « objet ». Tout ce qui peut être pris comme thème de considération intellectuelle est « objet » en ce sens précis. Mais, en un autre sens, il y a lieu de distinguer entre les « objets » (de connaissance, d'expérience, de perception, de l'attention, du désir, etc.) et les « conditions » – ex. les conditions de la connaissance d'objets possibles. Les modes de relation qu'on peut avoir aux objets ne conviennent pas pour les conditions de possibilité des objets. Ex. dans le meilleur des cas les premiers sont directement perçus, en revanche les secondes requièrent toujours une réflexion. Rien n'empêche de pratiquer une phénoménologie réflexive, même si la phénoménologie traditionnelle accorde un privilège à la perception. Mais quel est le rapport entre réflexion et

réduction : sont-elles confondues, compatibles, ou conflictuelles ? Des conditions de connaissance possible peuvent-elles être mises hors circuit ou passent-elles à travers toute mise hors circuit prétendue ?

5. Au point de vue psychologique :

Quand on est passionné par ce qu'on fait, le temps paraît plus court – quand on s'ennuie, le temps paraît plus long. Nous disons que notre sentiment du temps est « subjectif ». Mais cette subjectivité est d'habitude entendue comme une illusion à corriger par l'usage d'un instrument à mesurer le temps : le chronomètre. Le chronomètre rétablit une vérité objective contre les vicissitudes du sentiment subjectif. N'est-il pas paradoxal de mettre hors circuit le temps objectif pour revenir à la conscience subjective du temps, et sur la seule base de cette conscience de vouloir constituer le temps objectif ?

6. Au point de vue grammatical :

Locuteurs d'une langue naturelle, nous n'y sommes sans doute pas emprisonnés comme le prisonnier derrière les barreaux d'une prison. L'emploi des déictiques temporels ('maintenant', 'avant-après'...) et des temps verbaux ne nous fait pas victime de l'illusion que tout se passe dans le temps, mais exprime plutôt notre expérience (extralinguistique) du temps. Tel est le postulat de la phénoménologie. Toutefois, les moyens du langage répondent aux besoins de la vie quotidienne et sont adaptés à ces besoins : fixer des dates, mesurer des durées, noter des récurrences régulières, raconter des événements, etc. Mis à part quelques usages dérivés (*La recherche du temps perdu*), le langage est un moyen d'objectivation du temps. La mise hors circuit du temps objectif va-t-elle nous retirer du même coup l'usage du langage, ou au moins nous imposer l'invention d'un langage inédit avec le risque que cela entraîne pour la communication ?

7. L'argument de Paul Ricœur :

Dans *Temps et récit III. Le temps raconté* (1985) Ricœur fait une critique détaillée de l'entreprise de Husserl dans les *Leçons sur la conscience intime du temps*. Il caractérise cette entreprise comme une ambition de « faire paraître » le temps lui-même. Ambition qui se heurterait à l'invisibilité du temps déjà soulignée par Kant dans la *Critique de la raison pure* : le temps n'est que la présupposition de la détermination des objets. La mise hors circuit du temps objectif qui a pour fonction de dégager la conscience intime du temps voudrait séparer l'apparaître du temps d'avec sa dimension objective comme temps de quelque chose qui dure. Or, l'analyse de la conscience du temps lui semble « ne pouvoir se constituer sans des emprunts répétés au temps objectif mis hors circuit (46) ». Les exemples sur lesquels Husserl s'appuie sont des quasi-objets artificiellement appauvris de manière à n'en retenir que la nature temporelle : « Husserl se donne l'appui de la perception d'un objet aussi insignifiant que possible : un son, donc un quelque chose qu'il est possible de désigner d'un nom identique et que l'on tient pour effectivement le même: un son; un son. Un quelque chose, donc, dont Husserl voudrait faire non un objet perçu, face à moi, mais un objet senti. En vertu de sa nature, elle-même temporelle, le son n'est que sa propre incidence, sa propre continuation, sa propre cessation (50). » La description du phénomène de la rétention introduit une intentionnalité d'un genre inédit que Husserl a cru pouvoir opposer à l'intentionnalité transcendante visant l'objet perçu: une intentionnalité longitudinale « qui ne va pas vers un corrélat transcendant, mais vers le maintenant 'tout juste' écoulé, et dont la vertu est de le retenir de manière à engendrer à partir du maintenant ponctuel de la phase en train de s'écouler le 'grand maintenant' du son dans sa durée entière (53). » Si le jeu de la rétention et de la protention « constitue un tissu temporel fortement structuré » (à la différence de la forme de l'intuition chez Kant qui ne peut que se superposer au divers de l'intuition), « il reste néanmoins que ce jeu même requiert un moment formel qu'il ne paraît pas pouvoir engendrer (74) ». De sorte que l'achèvement du programme phénoménologique de constitution du temps objectif d'abord mis hors circuit apparaît compromis. Husserl se serait tiré de la difficulté en s'accrochant à l'évidence prêtée par lui à la conscience-temps (*Zeitbewusstsein*). « Il semble que les conditions formelles de l'expérience que Kant tenait pour des présuppositions soient simplement traitées comme des intuitions (77). » « Pour Husserl, le doute n'est pas permis: on ne pense la discontinuité que sur fond de continuité, qui est le temps même... Pour ce faire le flux (de la conscience) doit apparaître en personne (sans que cette apparition requière un second flux comme domaine d'apparition = cercle vicieux!). » Mais la question revient: comment le savons-nous, en dehors du mélange entre intentionnalité transcendante (vers l'objet) et intentionnalité longitudinale (vers le flux)? (79)». Conclusion de Ricœur : « La phénoménologie de la conscience intime du temps porte, à titre ultime, sur l'intentionnalité immanente entremêlée à l'intentionnalité objectivante. Or la première repose, en fait, sur la reconnaissance, que seule la seconde peut lui donner, d'un quelque chose qui dure (82). »

8. Discussion :

Cette analyse doit sa force au fait qu'elle prend l'entreprise des *Leçons de 1905* comme une tentative pour résoudre une difficulté spéculative que la phénoménologie s'est créée à elle-même en prétendant mettre hors circuit le temps objectif de manière à le constituer à partir de la seule immanence de la conscience. Ici le philosophe esquisse un geste de bonne volonté en direction des disciplines empiriques, en même temps qu'il fait l'aveu des tendances spéculatives de sa profession. Or, la solution par l'intentionnalité longitudinale n'est peut-être pas aussi purement spéculative que le croit Ricœur. Il vaut la peine d'aller regarder les travaux empiriques sur la perception du temps pour savoir s'ils ont rencontré le problème de la constitution (ou l'individuation) des objets temporels et s'ils concèdent à l'activité spontanée de la conscience le rôle que Husserl lui attribue dans cette constitution. Or, la confrontation phénoménologie – empiricité ne semble pas de nature à décider la question parce que la validité des conclusions qu'on pourra tirer des recherches empiriques est subordonnée à l'acceptation des présupposés philosophiques de ces recherches.

II. Une phénoménologie dérivée de la psychologie ?

1. Le programme officiel :

Le programme de la phénoménologie de la conscience du temps commence par une mise hors circuit du temps objectif. Cette démarche est motivée par l'ambition de ressaisir la façon dont le temps apparaît à la conscience sans mélange de présuppositions concernant la réalité du temps « derrière » ces modes d'apparition. En effet, on a d'ores et déjà manqué le sens de ce propos quand on déclare que le temps est « une chose qui nous apparaît ». Cette façon ordinaire de parler qui distingue la chose que serait en soi le temps et la façon dont cette chose pourra apparaître à la conscience d'un sujet est justement l'illustration d'une tendance de l'esprit contre laquelle lutte la phénoménologie. Une tendance à présupposer des entités réelles préalablement et indépendamment préconstituées par rapport aux configurations transitoires des vécus d'un sujet (p. ex. dans la perception acoustique), configurations où doivent pourtant d'abord prendre forme et se valider des entités ayant valeur de choses permanentes. On peut manquer des connaissances nécessaires pour décider si le temps du Monde (temps physique) a une origine (ou une fin) dans la mesure où la question dépend de l'acceptation d'une certaine théorie cosmologique et la compréhension de cette théorie de l'acquisition d'une culture scientifique, etc. Mais pour pouvoir appeler « temps » le premier temps de cette origine présumée, encore faut-il qu'on ait un certain sentiment de l'avant et de l'après, lequel est particulièrement prégnant lors de la perception naturelle (p. ex.) de « ce son qui s'écoule ». Recueillir toutes les formes typiques des vécus dans lesquelles prend sens pour nous ce que nous appelons « temps » est justement l'objet d'une phénoménologie du temps.

2. Le phénomène temps et les catégories psychologiques.

La phénoménologie est exposée à une certaine tentation de démesure. Une vive conscience de l'originalité des vécus de la conscience du temps comme domaine d'investigation distinct de ceux des sciences de la Nature peut inspirer des revendications d'autonomie territoriale difficiles quelque fois à soutenir. La dimension temporelle de l'expérience humaine a légitimement intéressé la psychologie, science de l'homme comme organisme de la Nature. Cette psychologie partage les présupposés concernant le temps objectif qui sont ceux des sciences de la Nature. Une phénoménologie de l'expérience du temps qui veut recueillir cette expérience à sa source subjective non polluée de préjugés relatifs à un temps déjà objectivé devra donc s'abstenir de puiser quelque information que ce soit à cette psychologie du temps.

3. Un idéal d'autonomie :

Un pareil idéal d'autonomie par rapport à la psychologie est assumé par Rudolf Boehm (*Husserliana X. Introduction de l'éditeur*) quand il reproche à Edith Stein d'avoir, dans sa rédaction des *Leçons de 1905*, rendu homogène la doctrine husserlienne au prix de l'élimination des témoignages d'une insatisfaction croissante de Husserl à l'égard des catégories empiristes de la psychologie et en particulier du schéma *Auffassungsinhalt – Auffassung*. Dans l'horizon d'une telle critique ne devine-t-on pas un rêve de phénoménologie parfaitement autonome, une fois qu'elle aura été débarrassée de toute empiricité psychologique ? Seulement, on voit mal comment la description de l'expérience du temps pourra encore s'articuler conceptuellement sans rien emprunter à la conceptualité usuelle – fût-ce en passant celle-ci au crible d'une critique épistémologique.

4. Hua X, XXIX: „Gewiss, es war so gut wie selbstverständlich, dass Edith Stein bemüht war, nach Möglichkeit zweifellos gewonnene Ergebnisse der Forschungen Husserls zugänglich zu machen, diese sorgfältig trennend von dem, was problematisch war und blieb... Einerseits kommt in der Veröffentlichung von 1928 das wahrhaft Problematische nicht eigens zur Sprache, andererseits bleibt das, was zur Sprache kommt, infolge einer Vernachlässigung dieser Problematik selber in gewisser Hinsicht abstrakt, und endlich werden in dieser Abstraktion unfassliche Inkohärenzen möglich.“ Boehm met le doigt sur une pareille incohérence, entre :

1) le passage (remontant au MS des leçons de 1905) où Husserl reproche à Brentano de ne pas avoir suffisamment pris au sérieux la distinction acte – contenu dans la mesure où les actes n’apportent pas pour lui de différences aux contenus ;

2) la remarque (en note dans l’édition de 1928, Hua X, p. 7) : „Aber dieser ganze Unterschied [sensuell – anders als sensuell Empfundene] bleibt am besten beiseite; nicht jede Konstitution hat das Schema Auffassungsinhalt – Auffassung“

5. La phénoménologie rattrapée par son propre psychisme.

En tant que phénoménologue, je n’ai pas à prendre position sur la réalité ou l’irréalité, l’effectivité ou l’ineffectivité de choses transcendantes correspondant aux suites d’apparences concordantes qui se profilent dans mon vécu. Partant du même principe, je n’ai pas non plus à prendre position sur la réalité d’un individu humain doté de facultés mentales que je désigne comme « Moi ». Une description des phénomènes externes peut être poursuivie fort loin – peut-être indéfiniment – sans qu’on soit obligé de rapporter les situations, propriétés ou états de choses décrits à des entités métaphysiques du type « choses ». De même devrait-on pouvoir décrire et enchaîner les vécus dans le cours d’une expérience consciente (ou de plusieurs) sans être obligé de rattacher à chaque fois ces vécus à l’individu particulier dont ils composent les moments de la vie psychique. Parce que l’existence d’un être humain particulier n’est pas moins transcendante par rapport au plan des phénomènes que la réalité physique des choses apparaissantes. Du moins en principe. Au pôle objet, l’application d’un tel principe conduit à une abstraction des propriétés concrètes des objets temporels au bénéfice des aspects logico-formels de leur individuation : un son, observe Ricœur, tend à être réduit à sa propre unicité : un son. Au pôle subjectif, la description des vécus, se poursuivant avec une accentuation exclusive sur leur stratification sans fin et leur dynamisme ininterrompu, tend à se maintenir dans une étrange lévitation au-dessus d’un vide psychologique. La conscience constituante du temps se refuse à la détermination d’elle-même comme entité temporelle existant dans un certain laps de temps. Au moins les vicissitudes de l’individu que je suis en dehors du fait que je peux réfléchir la structure génératrice de temporalité qui règne au cœur de mon vécu, est-elle censée ne pas interférer avec ce que cette réflexion dévoile. Bien plus, il ne faut pas hésiter à affirmer que les caractères temporels de cet être individuel, à commencer par la possibilité de son individuation, tombent obligatoirement sous la juridiction de la même conscience temporalisante. Cette assertion est-elle soutenable ?

6. L’héritage psychologique de la conceptualité.

On peut dans une certaine mesure s’enfoncer dans la description directe des exemples d’objets temporels (un son, un mouvement) en cherchant à dériver des seuls aspects manifestes de l’objet considéré les structures essentielles (eidétiques) de la possibilité de son extraction du contexte et de son maintien comme centre d’intérêt. Le prix à payer pour cette option méthodologique n’est déjà pas négligeable : un son est dépouillé de ses caractéristiques habituelles : intensité, hauteur (un *do*, un *si bémol*), timbre (son du violon ou de la voix humaine). À quel prix sera la mise hors circuit de l’ancrage des opérations de la conscience constituante du temps dans l’activité mentale d’un individu humain ? Le criblage de cette activité en ses étapes ou moments caractéristiques, tel qu’il est assumé dans la littérature psychologique contemporaine, sera frappé de non pertinence. De stimulus (*Reiz*), d’impression (*Empfindung*), d’appréhension (*Auffassung*), de perception (*Wahrnehmung*), enfin de jugement (*Urteil*) il ne pourra plus être question. Toutes ces catégories renvoient à des propriétés naturelles, donc temporelles, de l’être naturel qu’est l’individu humain. Vouées à la qualification d’un objet temporellement constitué, elles sont dépourvues de fonction (transcendante) constituante. Sauf qu’un son provoqué par aucune stimulation de l’organe auditif, n’éveillant aucune impression auditive, objet d’aucune saisie attentive, dont on n’a nulle représentation perceptive et qu’on ne reconnaît pas comme le son de tel instrument, est un non-être ! La question est : quelle contribution implicite la psychologie du temps a-t-elle à la phénoménologie de la constitution subjective du temps ?

7. La rétentionnalité de la conscience est-elle inédite ?

Dans une certaine mesure, on peut faire crédit à Husserl d'avoir mis en évidence la structure originale de la conscience du temps. Mais cette originalité ressort mieux sur la toile de fond d'un élémentarisme et d'un associationnisme grossiers qui confinent à une caricature de la psychologie empirique existante. Pour une conscience réduite à une suite d'instantanés élémentaires discrets, il est trop clair qu'il ne peut y avoir rien de tel que la perception d'une même chose qui dure. Cette originalité est aussi perceptible par rapport au physicalisme intégral d'une théorie psychophysique comme celle de Helmholtz. Complètement soustrait pour Helmholtz à l'activité de la conscience, le son « propre » existerait déjà dans les dispositifs résonateurs de l'environnement et n'existerait pour l'oreille humaine qu'à condition de concevoir comme un résonateur l'architecture neuro-anatomique de l'oreille interne. Par contraste avec ce réductionnisme physicaliste l'approche de Husserl est une salutaire légitimation du phénomène « son ». En revanche, la situation de la phénoménologie est moins tranchée par rapport à une théorie psychologique, critique du physicalisme de Helmholtz et de l'atomisme de Wundt, la théorie de Carl Stumpf, élève de Brentano comme Husserl, professeur de Husserl à Halle et son ami, dédicataire des *Logische Untersuchungen* et auteur d'une *Tonpsychologie* (1883/1890).

8. La physiologie physicaliste et associationniste :

La psychologie de l'audition des sons musicaux (H. Helmholtz, *Die Lehre von den Tonempfindungen als physiologische Grundlage für die Theorie der Musik*, 1863, tr. fr. 1868) pourrait donner raison à Ricœur. L'individuation des sons musicaux ne dépendrait pas essentiellement de l'activité rétentionnelle de la conscience perceptive. Les sons sont des vibrations des couches d'air que l'analyse mathématique décompose en ondulations périodiques simples (pendulaires). Or, il se trouve que l'architecture nerveuse de l'organe auditif permet à l'oreille humaine d'effectuer naturellement une telle décomposition. (La corrélation supposée entre les hauteurs perçues des sons et les fibres nerveuses de la membrane basilaire de la cochlée ferait de l'oreille interne un résonateur : théorie falsifiée depuis.) Loin que l'individualité de chaque son soit déterminée par l'activité mentale du sujet elle est objectivement déterminée par sa composition en sons partiels de différentes hauteurs : le son fondamental et les harmoniques. Quand on entend un 'do' au piano on n'entend pas seulement un 'do', mais une oreille exercée peut encore discerner pendant que décroît l'intensité du 'do' un 'sol', un 'mi' et un 'si bémol'. Pour Husserl, l'individualité du son ne doit rien à notre sensibilité à sa composition en harmoniques. Elle est uniquement imputable à la conscience rétentionnelle qui supplée la décroissance de l'intensité de l'impression sonore en sauvegardant l'unité et l'identité intentionnelles du son à travers la variation continue de son matériau qualitatif. À l'opposé pour Helmholtz, l'individualité du son est uniquement imputable à la composition qualitative de la matière sensorielle du son. Composition elle-même déterminée par la structure physique de l'appareil résonateur (externe et interne). Chaque corde de piano ou de violon – on devrait même pouvoir dire : chaque fibre nerveuse – a son « son propre » qui ne doit rien au sujet percevant.

9. L'intentionnalité de la rétention irréductible à une faculté :

Quand Husserl procède (§ 8) à la description du son comme pure donnée matérielle (*hyletisches Datum*), aussitôt après l'introduction du concept de *rétention*, une faculté mentale (l'attention) s'infiltre dans son discours en dépit de la mise hors circuit de la psychologie avec ses présupposés naturalistes : *Ich kann die Aufmerksamkeit richten auf die Weise seines Gegebenseins [des Tones]*. On peut être tenté de se dire que la phénoménologie du temps n'a fait que reprendre à la psychologie de la fin du XIX^e s. une observation classique. Stumpf (1883) soutenait que le maintien d'une représentation dans la conscience le temps nécessaire pour que le jugement puisse reconnaître les relations que cette représentation entretient avec d'autres est la fonction essentielle (*die wesentliche Funktion*) de l'attention (72). Wundt (1874) estimait la durée de conservation pendant qu'on tient une mesure au double de la durée de la mesure la plus longue. Néanmoins, ce qu'on ne trouve pas chez les psychologues, c'est l'interprétation de la rétention comme visée intentionnelle et la constitution de l'identité *son* comme pôle intentionnel d'un acte d'écoute attentive.

III. Le diagramme du temps : (I) rétention.

1. Le philosophe et les schémas :

La réticence du philosophe à l'usage de schémas pour l'expression de la pensée est traditionnelle. Le schéma est réputé un mode d'expression grossier, impropre à l'expression du mouvement vivant de la pensée, inadéquat à l'essence idéale du concept. Pour Bergson, la représentation par une figure géométrique est condamnée à spatialiser le

temps. « Cette figure ne me montre pas l'action s'accomplissant, mais l'action accomplie... Alors, récapitulant les termes de la série, on aperçoit la succession sous forme de simultanéité, on projette le temps dans l'espace, et on raisonne, consciemment ou inconsciemment, sur cette figure géométrique. Mais cette figure représente une *chose*, et non pas un *progrès*, etc. (*Données immédiates*, 136) ». Ricœur : « En vérité, il n'y a pas de diagramme adéquat de la rétention et de la médiation qu'elle exerce entre l'instant et la durée. En outre, le vocabulaire par lequel Husserl décrit la rétention n'est guère moins inadéquat que ce diagramme qu'il faut peut-être se hâter d'oublier (*Temps et récit III*, 57) ». Bien différente est la disposition à l'égard des représentations schématiques du mathématicien et pas seulement le géomètre (la construction des figures suppléant les lacunes de la démonstration – Euclide) mais même le logicien : Frege dans le *Begriffsschrift* introduit des grilles pour pallier l'encombrement du langage naturel dans l'exposition des relations de conditionnalité entre propositions élémentaires d'un jugement concluant.

2. La possibilité d'une heuristique symbolique :

Le fait que l'image est empruntée au domaine de l'intuition sensible et ne peut pas pour cette raison représenter adéquatement les caractéristiques idéales du concept n'est pas forcément rédhibitoire. Dans des textes intermédiaires entre la *Philosophie der Arithmetik* (1891) et les *Logische Untersuchungen* (1900), Husserl s'interroge sur la formation psychologique du concept géométrique d'espace. Au point de vue psychologique, le point de départ est l'intuition des formes des choses de la perception dans la vie quotidienne. Un « point » est une petite tache sur le papier, une « ligne » est un trait, une « surface » est une feuille mince, un « corps » une chose qu'on peut le cas échéant tenir dans la main, etc. Bien sûr, ces configurations concrètes ne sont pas les objets de la géométrie. Notre « point » n'est pas indivisible. Notre « ligne » n'est pas sans épaisseur. Notre « surface » s'étend sur plus de deux dimensions, etc. Cependant, entre les objets (*Gegenstände*) des concepts géométriques (*Begriffe*) et eux il y a une importante relation : ils peuvent être employés comme « symboles » (*hieroglyphische Symbole*) des concepts géométriques. Ces symboles joueront le rôle d'inducteurs de la découverte des relations entre les objets : „*Ungeheuer Vorteil eines hieroglyphischen Symbolsystem, zumal zu Zwecken der Entdeckung*“ (*Studien z. Arithmetik u. Geometrie*, 294). On peut découper une ligne en segments. La limite entre deux segments est un point. Et même si ce point contient encore un segment qu'on pourrait découper, il peut servir de tremplin pour l'idéalisation du point-limite indivisible, élément de la droite géométrique. Enfin, même s'il faut valider les démonstrations d'une manière purement formelle à partir d'axiomes „*oft ist der Beweis so geartet dass Schritt für Schritt Evidenz besteht nach Seiten des Analogons. Die Beweise haben die ‚Evidenz der Anschauung‘*“ (295).

3. La dichotomie : temps – espace:

On parle de la 'ligne du temps' et on représente le temps par une ligne (Kant). Mais, la ligne est de l'espace : est-il satisfaisant de représenter le temps par un espace ? Bergson affirme que le choix de la représentation symbolique du temps par un espace est foncièrement impropre à rendre le caractère essentiel de la succession, telle que la conscience l'appréhende. Représenter les moments d'une durée vécue par les points d'une ligne revient à fixer les moments de cette durée, à en faire des simultanéités et à les juxtaposer dans l'espace : « Mais familiarisés avec cette idée [d'espace], obsédés même par elle, nous l'introduisons à notre insu dans notre représentation de la succession pure ; nous juxtaposons nos états de conscience de manière à les apercevoir simultanément, non plus l'un dans l'autre, mais l'un à côté de l'autre ; bref, nous projetons le temps dans l'espace, nous exprimons la durée en étendue, et la succession prend pour nous la forme d'une ligne continue ou d'une chaîne, dont les parties se touchent sans se pénétrer (*Données immédiates* 68) ». Cette objection à la spatialisation symbolique du temps repose sur une dichotomie temps – espace qui exclut toute possibilité de concevoir en les subordonnant à un concept hiérarchiquement supérieur le rapport entre l'espèce d'unité dans la diversité qui caractérise l'espace et l'espèce d'unité dans la diversité qui caractérise le temps. L'impossibilité d'un concept commun est ce que présume Bergson : « mais, déjà, pour employer le mot « plusieurs » [plusieurs états de conscience], nous avons isolé ces états les uns des autres, nous les avons extériorisés les uns par rapport aux autres, nous les avons juxtaposés, en un mot ; et nous trahissions ainsi, par l'expression même à laquelle nous étions obligés de recourir, l'habitude profondément enracinée de développer le temps dans l'espace... ces termes sont donc entachés d'un vice originel, et la représentation d'une multiplicité sans rapport avec le nombre ou l'espace, quoique claire pour une pensée qui rentre en elle-même et s'abstrait, ne saurait se traduire dans la langue du sens commun (81) ». La dichotomie est-elle insurmontable ? ne sommes-nous pas contraints de la dépasser ?

4. La conscience du temps est-elle constituante ?

Une contrepartie indésirable de cette dichotomie est que toute objectivation d'un temps des choses et des choses dans le temps apparaît comme une chute et comme une falsification. Le temps est fondamentalement la durée vécue de la conscience. Or, ce vécu est radicalement inexprimable. D'où, la conscience non seulement rentre en soi-même, mais elle se referme sur soi loin du Monde objectif. Cette conscience n'est pas constituante de choses temporelles. Toutes les prétendues choses qui apparaissent dans le temps du monde et qui « frappent à la porte de la conscience » ne peuvent que se dissiper dans le flux sans distinction de ses états intérieurs. Comme les esthètes décadents de la fin du siècle se noyaient dans la musique de Wagner. Si, malgré tout, surviennent des événements, se déroulent des processus, s'accomplissent des mouvements, c'est par une concession aux conventions du langage et à la pensée superficielle du sens commun. On peut ne pas vouloir en rester là.

5. Un concept général de *Mannigfaltigkeit* :

Quand l'espace est conçu seulement comme le lieu où l'on place des objets (le lieu où l'on construit des figures), la structure formelle de cet espace reste un présupposé qu'on laisse dans l'ombre. On ne se demande pas si cet espace ne serait pas une particularisation d'une structure plus générale parmi d'autres particularisations possibles. On n'envisage pas l'éventualité de le construire méthodiquement avec ses propriétés caractéristiques (mesure des distances, etc.) à partir d'une telle structure. La thématization du concept général de « variété en dimension quelconque » (*„der allgemeine Begriff mehrfach ausgedehnter Grössen“*), sous lequel est subsumé le concept usuel d'espace, et sa construction à partir de concepts de grandeurs plus généraux est l'œuvre de Bernhard Riemann : *Über die Hypothesen, welche der Geometrie zu Grunde liegen* (1854). Des grandeurs, si abstraites et générales qu'on les conçoive, comporteront au moins la possibilité d'effectuer certains modes de détermination (*Bestimmungsweisen*) (ex. fixer des points). Telle est notre base de départ minimale. De là, par transition continue (*stetige Übergang*) de l'un à l'autre de ces modes de détermination on formera une variété (*Mannigfaltigkeit*) : avec des points plus ou moins densément répartis, une variété continue (avec des éléments disjoints, une variété discrète). Tous les concepts des choses qui ont un nom dans le langage : les 'tables', les 'chaises', etc., forment une variété discrète. Quant aux variétés continues, Riemann avoue qu'en dehors des mathématiques, dans la vie quotidienne les occasions de former une variété continue sont rares : *„so selten das die Orte der Sinngegenstände und die Farben wohl die einzigen einfachen Begriffe sind, deren Bestimmungsweisen eine mehrfach ausgedehnte Mannigfaltigkeit bilden (256)“*. À cette trop courte liste, Husserl ajoutera les objets temporels, en particulier les objets de la perception acoustique. Dans la détermination de ces grandeurs pouvons-nous aller plus loin? Oui, quand on peut y distinguer des parties en délimitant celles-ci entre elles, on peut vouloir les mesurer. Mais la mesure n'est possible que si l'on dispose d'une règle (*Massstab*) qu'on puisse reporter sur les grandeurs à comparer. Rien de tel dans la conscience intime du temps une fois qu'on s'est privé des moyens du temps objectif (chronomètre, oscillateurs). Néanmoins, si on n'a pas la possibilité de la détermination numérique (*„man kann nicht das Wieviel entscheiden“*), pour autant on n'est pas obligé de renoncer à toute détermination rationnelle, comme Bergson. Riemann prévoit la possibilité d'une analyse topologique des espaces concrets non euclidiens : *„Die Untersuchungen, welche sich in diesem Falle über sie anstellen lassen, bilden einen allgemeinen von Massbestimmungen unabhängigen Teil der Grössenlehre, wo die Grössen nicht als unabhängig von der Lage existierend und nicht als durch eine Einheit ausdrückbar, sondern als Gebiete in einer Mannigfaltigkeit betrachtet werden (256)“*.

6. La construction de la variété continue du son perçu :

Il est significatif que Husserl mentionne régulièrement l'exemple du son ou de la mélodie dans le contexte des espaces concrets bases intuitives d'idéalisation pour la conception de l'espace géométrique. Dans un texte de 1893 intitulé : *„Zur Entstehung der idealen räumlichen Vorstellung (geometrische Begriffe)“* juste après le cas de l'idéalisation de la divisibilité à l'infini de la ligne comme extrapolation de sa division réitérée par fixation de l'attention sur des points-limites séparateur, il note : *„Bei der stetigen Tonbewegung verhält es sich ganz ähnlich... In einer solchen Tonbewegung können wir immer Teile auszeichnen, obschon nicht scharf unterschiedene Teile. Wir können aber, durch Grenzpunkte, die immer dichter zu nehmen sind, scharfe Einteilung erreichen. Ist die Tonbewegung sehr deutlich und bequem merklich, so können wir immer Teile unterscheiden. Die Teile sind selbst ähnlich einem einfachen Ton... Wir begrenzen leicht Teile durch einfache Töne, die vermittelt und nicht diskret nebeneinander gegeben sind. Vermöge der Ähnlichkeit supponieren wir dann auch bei kleinsten innerhalb der vermittelten einfachen Töne Töne als vermittelnde Glieder, obschon wir sie nicht zu unterscheiden vermögen. Zunächst ist die Tonbewegung ein Einheitliches und nicht Analysiertes. Sozusagen eine Qualität für sich. Dann tritt Analyse ein. Wir erkennen zunächst die Randtöne bzw. Die Ähnlichkeit eines kleinen Randstückes mit einem gewissen einfachen Ton. Wir*

scheiden dann vermittelnde Teile aus, die Ähnlichkeit mit anderen Tönen haben, und bringen es zustande, durch Hervorhebung dieses Tones und Stückes die Bewegung scharf zu begrenzen. In diesem können wir wiederum dergleichen tun. Wir lösen so die Tonbewegung in eine Reihe aneinander gefügter Stücke auf (wir bringen in gewisser Weise zeitliche Diskontinuitäten herein) (288).“ On sera tenté de lire ce passage comme une réponse au défi de Bergson à toute entreprise de détermination rationnelle du temps qui n'en ferait pas d'une grandeur continue une grandeur discrète. Une analyse en termes de 'bords' (*Rand*) met en œuvre une description quasi topologique du temps qui lui épargne la réduction à l'espace métrique euclidien.

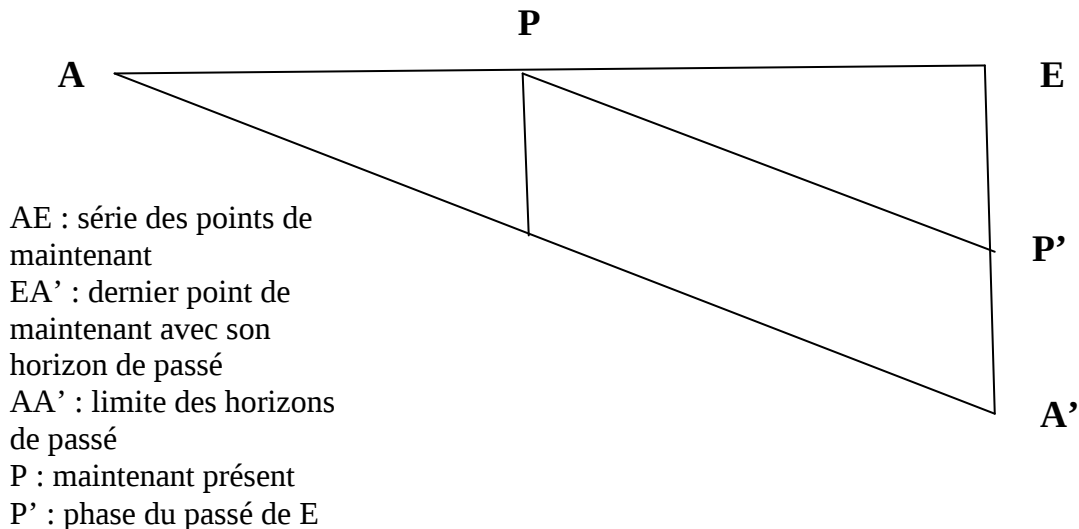
7. Le diagramme : variété pluridimensionnelle :

Mon hypothèse est que les diagrammes du temps équivalent à une construction de la structure de variété du son comme type d'objet perçu temporel. L'originalité du procédé consiste en ceci qu'aucun temps préconstitué n'est présupposé pour le plongement de cette structure dans un espace englobant. La construction est purement interne : c'est précisément cela que la mise hors circuit initiale du temps objectif impose comme contrainte. Le mode de représentation choisi avec des obliques qui partent de l'origine de la ligne des 'maintenant' et restent avec celle-ci en constante corrélation à mesure qu'elles s'en écartent, est précisément le mode qui s'imposait pour munir cette structure de la multidimensionnalité de ses horizons rétentionnels. Une multidimensionnalité qui fait que cette structure soit intentionnellement constituante d'objectités temporelles, ce que n'est ni ne saurait être une durée sans structure comme la durée bergsonienne. Il sera éclairant de rapprocher les commentaires de Husserl à ses diagrammes du procédé constructif préconisé par Riemann : „*Geht man bei einem Begriffe, dessen Bestimmungsweisen eine stetige Mannigfaltigkeit bilden, von einer Bestimmungsweise auf eine bestimmte Art zu einer andern über, so bilden die durchlaufenen Bestimmungs-weisen eine einfach ausgedehnte Mannigfaltigkeit, deren wesentliches Kennzeichen ist, dass in ihr von einem Punkte nur nach zwei Seiten, vorwärts oder rückwärts, ein stetiger Fortgang möglich ist. Denkt man sich nun, dass diese Mannigfaltigkeit wieder in eine andere, völlig verschiedene, übergeht, und zwar wieder auf bestimmte Art, d.h. so, dass jeder Punkt in einen bestimmten Punkt der andern übergeht, so bilden sämtliche so erhaltene Bestimmungsweisen eine zweifach ausgedehnte Mannigfaltigkeit. In ähnlicher Weise erhält man eine dreifach ausgedehnte Mannigfaltigkeit, wenn man sich vorstellt, dass eine zweifach ausgedehnte in eine völlig verschiedene auf bestimmte Art übergeht, und es ist leicht zu sehen, wie man diese Konstruktion fortsetzen kann* (257)“.

8. Le diagramme du temps du Cours de 1905 :

Pour étayer une interprétation du diagramme comme construction de variété continue il faut identifier le répertoire conceptuel et le procédé constructif mobilisés. Le concept de *Mannigfaltigkeit* de Husserl a été défini dans un texte de 1892/93: „*Wir definierten eine Mannigfaltigkeit als eine stetige, welche die Eigenschaft hat, dass zwei beliebige Elemente durch eine stetige Strecke vermittelt werden.*“ (Die Voraussetzungen der Geometrie, 348). Au même endroit est introduit le terme de *Grammoid* pour désigner la variété obtenue „*wenn alle erdenklichen Strecken sich zu einer einzigen sie alle umfassenden linearen Mannigfaltigkeit zusammen-schliessen*“. Au § 10. des *Leçons de 1905* la constitution des objets temporels est clairement conçue comme variété continue, la variété des modes du flux : „*Von dem Ablaufphänomenen wissen wir, dass es eine Kontinuität steter Wandlungen ist, die eine untrennbare Einheit bildet, untrennbar in Strecken, die für sich sein könnten, und unteilbar in Phasen, die für sich sein könnten, in Punkte der Kontinuität. Die Stücke, die wir abstraktiv herausheben, können nur im ganzen Ablauf sein, und ebenso die Phasen, die Punkte der Ablaufkontinuität*“ (27). La démarche est clairement caractérisée comme une opération de structuration réflexive au plan de la représentation conceptuelle du flux phénoménal. Elle est l'exercice d'un pouvoir de projeter sur le flux les déterminations (point, phase, extension) d'une structure conceptuelle a priori (la variété continue) qu'il faut trouver le moyen de légitimer. Il faut que la nécessaire introduction des déterminations dans le flux se fasse en sauvegardant pour chaque détermination introduite son indissociabilité d'avec le flux. Le seul moyen d'y parvenir est d'enrichir la dimensionnalité de la structure de variété continue privilégiée pour la représentation du processus constituant. Cet enrichissement sera réalisé par une transition régulière entre les deux axes d'un système de coordonnées : le 1^{er} axe est l'abscisse du diagramme, le 2^{ème} l'ordonnée du diagramme. Le 1^{er} est engendré par progression continue (*stetiger Fortgang*) d'une détermination (chaque point de maintenant) à une autre. Le 2^{ème} par transfert déterminé (*bestimmter Übergang*) point de temps par point de temps de la variété (impressionnelle) des maintenant dans une variété complètement différente (intentionnelle), celle des phases du passé retenu de chaque maintenant. C'est ce que prétend représenter (la dynamique de) la divergence croissante entre la ligne horizontale et la ligne oblique au fur et à mesure de leur progression: (1) la ligne des 'maintenant' se développant du point-source au point de 'maintenant' actuel portée en abscisse ; (2) la ligne oblique constituée de la série des points-limites de rétention terminant la ligne (3), reportée en ordonnée, celle des horizons du 'maintenant' avec toutes ses phases de

passé retenu emboîtées les unes dans les autres: „Im steten Fortgang der Ablaufsmodi finden wir dann das Merkwürdige, dass jede spätere Ablaufsphase selbst eine Kontinuität ist, und eine stetig sich erweiternde, eine Kontinuität von Vergangenheiten. Der Kontinuität der Ablaufsmodi der Objektdauer stellen wir gegenüber die Kontinuität der Ablaufsmodi eines jeden Punktes der Dauer, die selbstverständlich in der Kontinuität jener ersten Ablaufsmodi beschlossen ist: also die Ablaufkontinuität eines dauernden Objekt ist ein Kontinuum, dessen Phasen die Kontinua der Ablaufsmodi der verschiedenen Zeitpunkte der Objektdauer sind... In unserer Figur illustriert die stetige Reihe der Ordinaten die Ablaufsmodi des dauernden Objekt. Sie wachsen von A (einem Punkt) an bis zu einer bestimmten Strecke, die das letzte Jetzt zum Endpunkt [E] hat [AE-Reihe der Jetztpunkte]... Die Figur gibt also ein vollständiges Bild der Doppelkontinuität der Ablaufsmodi.“ (29)



9. Le diagramme révisé de 1908-9 :

Une objection de Brentano rapportée par son disciple Hugo Bergmann (*Untersuchungen zum Problem der Evidenz der inneren Wahrnehmung* 1908) semble avoir motivé une révision du diagramme du temps : „Denn nicht nur meine gegenwärtige, auch meine vergangene innere Wahrnehmung war danach teils auf Gegenwärtiges, teils auf Vergangenes gerichtet, und ebenso die von dieser als vergangen erfasste und so weiter in stetiger Folge. Ein Kontinuum von unendlich vielen Dimensionen scheint sich schon daraus zu ergeben. Und weiters scheint zu folgen, dass unsere innere Wahrnehmung, wenn sie stets eine noch so kleine Zeitspanne umfasst, unser ganzes psychisches Leben umfassen muss“ (82). Cette objection menace la théorie de la constitution de l'objet temporel fondée sur l'eidétique de la variété continue bidimensionnelle. Elle exploite une ambiguïté sur le statut de la rétention, qui fonctionne tantôt comme la visée intentionnelle (*Meinung*) d'un vécu actuel, tantôt comme un nouveau vécu perceptif ou mnésique (*Wahrnehmung, Erinnerung*) s'ajoutant à la série des maintenant de la conscience. Si la conscience d'un objet temporel suppose la conscience de la série des souvenirs des impressions passées jusqu'au maintenant actuel, cette conscience à son tour supposera la conscience de la série des souvenirs des souvenirs, etc. des impressions passées de chacun des maintenant jusqu'au maintenant actuel. De sorte que la constitution d'un objet temporel exigera une variété non pas à deux, mais à une infinité de dimensions qui défie toute représentation symbolique : „Droht hier nicht der unendliche Regress ? Um das Bewusstsein der Tonfolge zu haben, muss ich das Bewusstsein der Folge der Erinnerungskontinua (der Ordinaten) haben? Muss ich nicht, um dieses zu haben, wieder eine zweite Zeichnung machen, und so in infinitum?“ (332). La solution du problème consiste à résoudre l'ambiguïté du statut de la rétention. La rétention est une dimension intentionnelle interne à la conscience. Elle n'introduit pas sur la ligne du temps objectif un maintenant de conscience mnésique simultané (ou successif) par rapport au maintenant de la perception du son. En revanche, le souvenir est bien un maintenant de conscience qui occupera la place inoccupée par la perception une fois le son complètement écoulé (et intentio-rétentionnellement constitué à travers son écoulement même comme objet temporel). Le souvenir n'intervient qu'en rapport à des objets préconstitués : „Der Fehler wird schon gemacht, wenn man die Retention in bezug auf die früheren Bewusstseinsphasen als Erinnerung bezeichnet. Erinnerung ist ein Ausdruck, der immer nur Beziehung hat auf ein konstituiertes Objekt; Retention aber ein Ausdruck, der verwendbar ist, um die intentionale Beziehung (eine grundverschiedene) von Bewusstseinsphasen auf Bewusstsein Phasen zu

bezeichnen, wobei Bewusstseinsphasen und Bewusstseinkontinuitäten selbst nicht selbst wieder angesehen werden dürfen als Zeitobjekte " (333). Les opérations constitutives du temps par recollement de proche en proche des durées locales des objets temporels comme variétés continues se situent dans un proto-espace (ou proto-temps) qui diffère en sa structure de la structure plus spécifique qui est celle du temps objectif (psychologique ou physique). Cette différence n'est pas métaphysique, mais eidétique. Cette proto-temporalité constituante n'implique donc pas nécessairement l'intemporalité de l'idéalisme subjectif qu'on peut prêter au dernier Husserl.

IV. Le diagramme du temps : (II) protention :

1. Rétenion – protention : une fausse symétrie.

Notre habitude du couple : passé – futur fait que la structure rétentio-protentionnelle de la conscience du temps nous présente une apparente symétrie. De même que nous retenons le juste passé, nous nous projetons vers le futur imminent. À l'intentionnalité rétrospective répond une intentionnalité prospective. Sauf qu'on voit bien à quoi sert la première : c'est grâce à elle que l'objet sauvegarde son identité à travers le changement. Tandis que la fonction d'une intention visant le futur est moins évidente. Y a-t-il seulement quelque chose qu'on puisse avoir comme cible de visée *avant que* la chose ne se soit présentée ou que l'événement n'ait eu lieu ?

2. Un collage textuel.

Considérons au point de vue de la composition du texte la version des *Leçons sur le temps* données par Husserl en 1905 à Göttingen, version rédigée par E. Stein en 1917 et publiée par Heidegger en 1928 dans le *Jahrbuch f. Philosophie und phänomenologische Forschung* dirigé par Husserl. La version Stein correspond à la 1^{ère} partie du texte publié : „*Erster Teil: Die Vorlesungen über das innere Zeitbewusstsein aus dem Jahre 1905*“. La 2^e partie contient la transcription de manuscrits disjoints et non réélaborés. Il est manifeste que le thème « protention » est sous-représenté et que les § 24, 25, 26 où il figure sont des inclusions dans le texte des *Leçons* de matériaux ultérieurs (1907-1909). Dans sa volonté de produire une théorie qui soit à la fois complète et cohérente, la rédactrice a vraisemblablement ajouté à la description initiale du temps la dimension de protention qui est apparue plus tard à Husserl. Elle a présumé que l'adjonction de la protention à une constitution du temps fondée sur la rétenion ne faisait pas problème. Peut-être le contexte d'insertion choisi, la discussion de la remémoration du *son passé*, lui a-t-elle paru de nature à neutraliser la perturbation du diagramme du temps par l'intervention de la protention. En effet, quand on s'attend au retour d'un son déjà entendu, la structure de visée protentionnelle est complètement déterminée par la suite des rétenions du son passé. Mais, la visée de l'inédit peut-elle avoir un rôle structurant ?

3. Incomplétude du diagramme de la rétenion :

Une marque d'incomplétude est le fait que la ligne des 'maintenant' des vécus de l'impression (sonore) paraît être engendrée par la persistance du son qui dure avec une intensité égale ou décroissante sans que l'activité de la conscience contribue à cet engendrement. Et même s'il revient au sujet percevant de fixer arbitrairement des points de présent dans le phénomène de l'écoulement du son, et si la transition d'un point à l'autre suffira à structurer ce flux comme variété continue, le phénomène d'écoulement lui-même doit être présupposé à l'intervention du sujet. Le contenu qualitatif de la perception bénéficie dès lors d'une primauté apparente par rapport à l'acte de saisie de ce contenu comme objet identique : l'hylétique s'est émancipée de la noétique. C'est là une trace d'empirisme persistant malgré la mise hors circuit du temps objectif. Le préjugé des objets préconstitués dans un temps englobant n'a pas été vaincu. Le programme de la constitution du temps universel par recollement de temporalités locales est compromis dès le départ.

4. Le 1^{er} moment du son : point-limite de la rétenion :

Dans une terminologie topologique on distingue les structures ouvertes et les structures fermées. Les structures ouvertes ne contiennent pas, les structures fermées contiennent leurs points-limites. Le diagramme du temps est une structure de variété bidimensionnelle : une surface. Elle s'engendre à partir de la divergence croissante entre la ligne horizontale des maintenant du son et la ligne oblique des points limites de rétenion du premier retentissement du son. À l'origine les deux lignes partent d'un point unique qui est le point-limite de la variété continue de la durée du son. Ce point-limite est-il inclus dans la variété ? Pour en décider il faut regarder à ce qui est incontestablement inclus dans la variété : y sont contenues les ordonnées du diagramme qui glissent perpendiculairement à la ligne horizontale des maintenant. Elles y sont contenues avec sur chacune d'elles la série entière des phases de rétenion de l'horizon de

chaque maintenant. C'est même leur translation continue qui constitue la variété : celle-ci ne contient rien en dehors des ordonnées. En particulier n'y est pas inclus le point-source du 1^{er} moment du son, un point auquel n'est associée aucune ordonnée, puisque le son précisément pris en sa phase initiale n'est pas encore « juste passé ». Aucune série de rétentions et de rétentions de rétentions, etc. du juste passé du son n'a pu encore s'y rattacher. La variété continue du son rétentionnellement constitué comme objet temporel ne contient donc pas le point-limite de la 1^{ère} impression du son. La théorie rétentionnelle de la constitution subjective de l'objet temporel laisse ouvert le lieu transcendantal de la conscience constituante. La clôture de cette conscience comme champ transcendantal reste une exigence non satisfaite par la théorie de la rétention. De là, le recours à la protention : la visée intentionnelle qui prendra comme cible le point-source du son en tant que but d'expectative. À partir du moment où il sera enveloppé dans une telle visée, le point-limite va-t-il pouvoir être réintégré dans la variété continue constitutive de l'objet temporel ?

5. Le risque de l'indétermination de la protention :

À la constitution du temps il est essentiel qu'elle recrute exclusivement des ressources internes, ou immanentes : des actes de conscience que le Je puisse accomplir à volonté. Un temps reçu tout constitué d'avance, nul ne sait comment, ne nous dit rien, n'a aucun « sens d'être » pour moi, n'a aucun titre à faire valoir pour que je le considère comme un temps. Nous avons la capacité d'effectuer librement certains « modes de détermination ». Le fait de fixer l'attention sur le « maintenant » d'un son entendu détermine un point temporel. En répétant de façon arbitraire cette opération nous pouvons déterminer comme intervalles entre les points fixés des extensions temporelles. Ces extensions peuvent à leur tour être divisées et leurs segments subdivisés à nouveau en fixant l'attention sur des maintenant intermédiaires. Par passage à la limite de cette suite potentiellement infinie d'opérations de détermination se constitue de façon purement interne (c-à-d. sans recours à un espace ou un temps extérieur englobant) une variété continue, laquelle, toutefois, n'est pas encore l'objet temporel « son » reconnu par moi dans son identité. Qu'est-elle donc ? Elle est uniquement la variété continue de la série des « maintenant impressionnels » d'un son qui dure. La possibilité que le son soit constitué en tant qu'objet temporel unique et identique à travers la variation qualitative des impressions sonores dépendra de la constitution d'une 2^{ème} variété continue : celle de l'emboîtement continu des intentionnalités rétentionnelles du souvenir primaire du son depuis son commencement. Soyons attentifs au fait que cette 2^{ème} variété ne peut valoir comme 2^{ème} dimension de la variété bidimensionnelle constitutive de l'objet temporel que dans la mesure où une règle de corrélation rigoureuse régit le transfert déterminé de chacun des points temporels de la série des maintenant sur chacune des phases de la rétention du juste passé dans l'horizon de chaque maintenant actuel. Un horizon qui enveloppe dans un ordre rigoureux le maintenant juste passé et dans celui-ci le maintenant antérieur, etc. jusqu'au tout 1^{er} maintenant du retentir du son. Ce qui veut dire : il ne saurait y avoir d'autre point d'appui pour une constitution interne du temps que celui de la transmission univoque des modes de détermination constituant la 1^{ère} variété aux modes de détermination constituant la 2^{ème}. La transmission ininterrompue de cette détermination sous-tend l'acte de visée intentionnelle du sujet, lui confère sa structure eidétique et fait que cette visée est pourvoyeuse de sens pour un objet temporel. Cette condition est trivialement satisfaite par la perception d'un son actuellement entendu, parce qu'on peut toujours fixer son attention sur un maintenant de l'impression sonore et déterminer ainsi un point temporel « élément » d'une variété continue. En revanche cette condition n'est plus remplie dans le cas d'un son qui ne retentit pas actuellement, mais dont on s'attend à ce qu'il retentisse. Ex : on voit le geste du forgeron qui va abattre son marteau sur l'enclume. D'une manière générale, nos attentes, nos expectatives, nos anticipations, nos prémonitions, etc. se caractérisent par leur indétermination. Une indétermination elle-même indéterminée : incomplètement déterminées, elles ne sont pas pour autant complètement indéterminées, de sorte qu'elles doivent avoir une certaine part à la détermination de notre sens du temps. Quelle contribution les vécus de l'imminence du futur peuvent-ils donc avoir à la constitution du temps et des objets temporels ? Leur contribution fait question parce que le caractère « constituant » dépend du caractère « interne » et celui-ci du transfert point par point des modes de détermination constitutifs de la 1^{ère} variété continue de l'impression sonore, transmission dont la continuité n'est plus assurée faute d'un maintenant impressionnel.

6. Le retournement protentionnel de la rétention :

Le futur est ouvert. L'attente est, plutôt qu'un acte, une disposition de la conscience à l'ouverture sur du possible non actualisé. Il peut sembler que la théorie de la constitution transcendantale touche ici sa limite indépassable. On ne saurait constituer l'indéterminé. Passivité irrémédiable de la conscience face à l'inconnu, l'inédit. Rien là qu'on puisse « saisir » (*Auffassen*) dans un acte. Excepté si l'on parvient à repérer dans les ressources en capacités immanentes de la vie intentionnelle un procédé de transfert régulier qui permette de projeter sur le futur un schème organisateur, tel qu'il sauvegarde le caractère interne des modes de détermination de base de la constitution. L'opération constituante cherchée est peut-être „*die Umstülpung der Erinnerung*“ : le retournement de la remémoration. Le §. 26 (56, 1-5)

transcrit partiellement le texte N° 45 (305, 15-25) intitulé : *Die doppelte Intentionalität des Bewusstseinsflusses* : „Ich werde „nachher die Treppe hinuntergehen und in das Sitzzimmer eintreten...“ Ich „werde nachher das Abendbrot einnehmen“. Ich habe jetzt anschaulich das reproduktive „Bild“ eines Vorgangs, es läuft reproduktiv ab. Daran knüpfen sich unbestimmte Zukunftsintentionen und Vergangenheitsintentionen, d.i. Intentionen, die vom Anfang des Vorgangs die Zeitumgebung betreffen, die im lebendigen Jetzt terminiert. Insofern ist die Erwartungsanschauung umgestülpte Erinnerungsanschauung, denn bei dieser gehen die Jetztintentionen dem Vorgang nicht „vorher“, sondern folgen nach. Sie liegen als Umgebungsfärbung „in entgegengesetzter Richtung“. Wie steht es mit der Gegebenheitsweise des Vorgangs selbst? Macht das einen wesentlichen Unterschied aus, dass in der Erinnerung der Gehalt des Vorgangs bestimmter ist?“

7. La conscience prophétique structure eidétique de la rétention :

Solution à première décevante : elle ne concerne que les anticipations d'actions habituelles dont le décours est engrammé dans la mémoire. Et, de plus, celles dont on peut se faire une image dans l'imagination qui s'apparente à l'image perceptive de la perception. La question se posera de la généralisation à l'attente de l'événement sans précédent (si toutefois une pareille circonstance existe). Quoi qu'il en soit, l'accent est mis sur l'analogie de structure entre (1) l'horizon de rétention attaché au maintenant de l'impression perceptive (ou de sa trace mnésique) avec son contenu d'intuition et (2) « l'environnement temporel » formant « un halo d'intentions » (*einen Hof von Intentionen*, 310) pour le maintenant vivant au terme du processus d'anticipation. La rétention parvient à sauvegarder l'identité de l'objet ou l'événement à travers son recul dans l'horizon du passé. Et ceci malgré les vicissitudes de la mémoire, à mesure qu'on s'éloigne de l'intuition de la perception. La possibilité eidétique (idéale) de la transition continue de tous les points temporels de la durée perçue aux phases correspondantes de l'horizon de rétention suffit à garantir l'identité intentionnelle de l'objet. De même, est-il concevable que la chose ou l'événement attendu soit environnée d'une série de contextes de plus en plus resserrés et déterminés jusqu'à la production de la chose elle-même. Si la remémoration a un avantage sur l'attente en ce qu'elle se raccroche à la source d'information maximale qu'est la perception, sa fonction constituante ne tient pas à la contingence des performances mémorielles individuelles mais à son fondement dans la norme d'une structure eidétique. De même les capacités de se représenter le futur varient entre les sujets : l'important est qu'on puisse s'appuyer sur une opération réglée comme celle de la transition continue d'une image moins précise à une plus précise jusqu'à la survenue de l'événement. De sorte que la différence de détermination entre souvenir et attente n'excèdera pas les limites de notre pouvoir d'idéalisation, pourvu que cette idéalisation soit effectuée dans la ligne d'un transfert de détermination par une opération indéfiniment réitérable. De là, l'évocation de l'idéal d'une conscience non seulement expectante, mais prophétique, laquelle réaliserait la forme structurale complètement développée de l'eidétique de la conscience du futur. L'attente prophétique dévoile la structure eidétique au fondement du caractère constituant de l'attente. Elle serait l'anticipation du futur dans tous les détails : „*Das Eigentümliche ist aber beiderseits, dass prinzipiell eine vollkommene Vorstellung möglich ist, d.i. eine solche, die nichts mehr von einer Diskrepanz zwischen Gegebenem und Intendiertem, also nichts mehr von einem Unterschied von Bildobjekt und sujet enthält. – Ist denn nicht prinzipiell ein prophetisches Bewusstsein (ein Bewusstsein, das sich selbst für prophetisch ausgibt) denkbar?*“ (306).

8. La dynamique de l'intention vide et de la saturation :

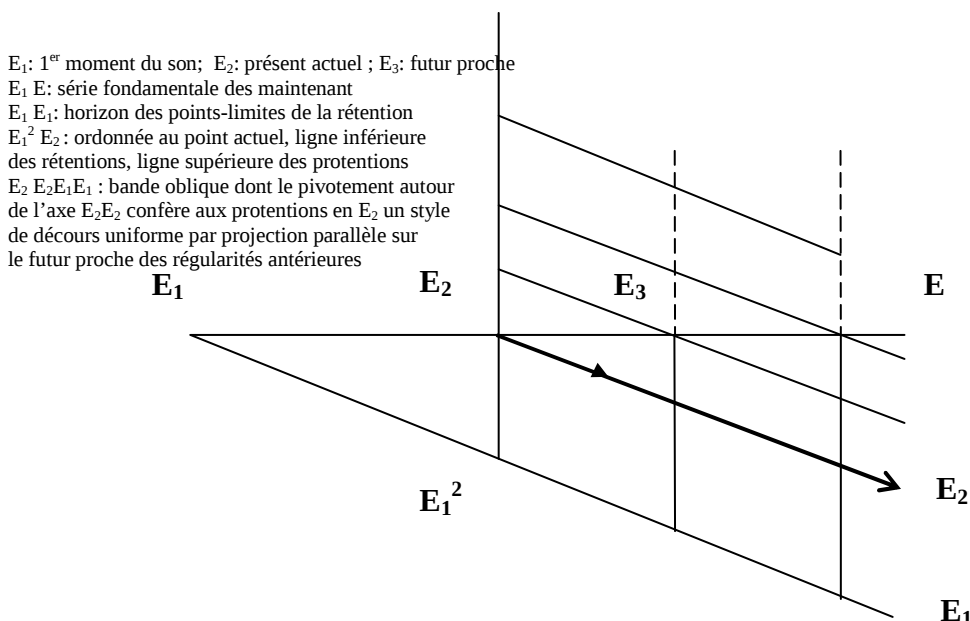
Reste à définir ce qui garantit que le passage d'un schème ou d'une image de l'événement futur moins déterminée à une image mieux déterminée se fera bien selon l'ordre d'une série régulière convergeant vers le présent vivant de l'événement. Est-ce qu'on va être contraint d'emprunter à la théorie de la rétention le modèle de son ordre d'emboîtement des horizons de juste passé, faute d'un modèle d'orientation intentionnelle spécifique de la protention ? Quittant les considérations logiques des *Logische Untersuchungen*, un cours donné par Husserl en 1904-5 sur la perception pose le problème de la définition intentionnelle de l'attention sur la base d'une liste de cas incluant l'attente : Nous faisons attention tantôt à un événement soudain, imprévu, impressionnant (un éclair, le sifflet du train, une sonnerie de cloche), tantôt aux aspects jusque-là négligés ou non encore dévoilés d'une chose qu'on inspecte ou d'une scène qu'on observe: un cube sous toutes ses faces, le mobilier de la chambre ou les détails pittoresques du paysage. Comment rendre compte du paradoxe de cette orientation de la conscience vers une chose qui n'est pourtant pas donnée ou qu'on n'a pas besoin d'éprouver sensoriellement pour la viser ? À cette fin, Husserl remet en service le concept 'd'intention vide ou saturée' de son analyse de la pensée symbolique : un objet de perception pourra être visé dans une intention vide de matériau sensoriel, mais suffisamment déterminée néanmoins en sa forme pour que sa saturation satisfasse l'expectative du sujet lors de la présentation de cet objet et que cet objet puisse être reconnu comme ce qu'il est. Sans cela le flux des vécus avec leur contenu variable pourrait ne jamais s'organiser en vue de la présentation cohérente d'une chose unique et identique. Organisatrice a priori de la perception, cette structure

eidétique va transporter en dehors de la sphère du jugement et jusque dans la conscience du temps un principe d'univocité qui est celui de la référence du jugement à l'objet. Dès qu'on reporte son attention sur un objet qu'on ne fixait pas auparavant : „*Es sind Verhältnisse der Intention und Erfüllung der Intention die hier in Frage kommen... Und davon haben wir ein unmittelbares Bewußtsein, wir erleben die Erfüllung der Andeutung als einen phänomenologisch eigenartigen Zug an der neu eintretenden Wahrnehmung [Wahrnehmung und Aufmerksamkeit, Hua XXXVIII, I, §12].*“

9. « Accueillir ce qui arrive les bras ouverts » :

A-t-on simplement projeté sur le vécu de la temporalité une construction héritée de la logique sans s'occuper de savoir si l'on a bien identifié une capacité effective du sujet ? Le fait d'être intentionnellement orienté vers un objet temporel sur le mode de l'expectative a-t-il un contenu descriptif ? Réponse : „*Dem Wahrnehmungsobjekt zugewendet Sein ist mit offenen Armen das Herankommende auffangen, das Aufgefangene, das ist, das die leere und mehr oder minder bestimmte, jedenfalls bestimmbare Zukunftsintention im Moment der Erfüllung in vorzüglichster Weise Erfassens. Das Neuerfasste ist Erfüllung, und als das für die Aufmerksamkeit besonders bevorzugt.*“ (Die Bernauer Manuskripte über das Zeitbewusstsein (1917/18), Hua XXXIII, T1, 4). Dans cette disposition à « accueillir ce qui arrive les bras ouverts » et à « le prendre avec la plus grande considération » en lui souhaitant « bienvenue » (so ist es „*willkommen*“, 18) on perçoit une intuition anthropologique, sinon existentielle. Une intuition très contenue dans le contexte austère d'une analyse eidétique fort éloigné de la mise en scène 'métaphysique' (c-à-d. ontologique-existentielle) par Heidegger de la description de la « préoccupation circonspecte » du souci : „*die Sorge als Sein des Daseins*“ (Sein und Zeit). En un collapse empirico-transcendental, la disposition subjective à l'accueil est sélectionnée pour la fonction de préconfiguration par anticipation. Contrecoup, pour la théorie de la constitution du temps : le fait d'avoir identifié une dimension du vécu contribuant à l'individuation de l'objet temporel *avant* sa présentation dans la perception provoque un déplacement du centre de gravité de la théorie. Le processus de la rétention du son juste passé se révèle un processus partiel qui ne peut être seul responsable de la constitution d'objet temporel. Il demande à être replongé dans le dynamisme d'ensemble de la protention conçue comme saturation d'expectative : creusement d'un vide déterminé d'expectative comme horizon d'attente – progressive saturation d'expectative – présent vivant saturant – désaturation graduelle jusqu'à un horizon à nouveau « vide », mais d'un vide dynamique d'où pourront surgir des tendances à l'orientation de l'attention vers un nouvel objet. La relève de la fonction constituante est dès ce moment assurée. L'univocité de l'orientation vers le pôle d'identité de l'objet ne tient plus seulement à la convergence des séries de rétentions du juste passé sur le premier moment du son. Cette univocité est acquise par la convergence des intentions protensives partiellement vides et progressivement saturées sur le présent vivant de la perception actuelle. Encadré par ces deux séries de modes de visée intentionnelles de la conscience, le moment de la rencontre impressionnelle de l'objet est entièrement récupéré en immanence. La *Vorerinnerung* clôturant ce que laissait ouvert l'*Erinnerung*, il y a à proprement parler intériorisation : *Innerung*. L'empirisme des *sense data* et le préjugé du temps objectif sont surmontés.

10. Construction du diagramme complet du temps :



La parallèle à $E_2 E_2$ coupant $E_1 E_1$ en E_3 représente la saturation progressive des attentes de E_2 jusqu'à E_3 , leur désaturation progressive jusqu'à la limite du vide au-delà. Interprétation dynamique : la demi-surface de la conscience protentionnelle afflue contre le bord du présent tandis la demi-surface de la conscience rétentionnelle s'enfonce à partir du bord.

V. La conscience constituante est-elle dans le temps ?

1. Des étranges questions :

À notre époque d'objectivisme triomphant sous prétexte de conception scientifique du Monde, le « phénomène » de l'intériorité à soi de la conscience peut passer complètement inaperçu. On ne peut espérer y sensibiliser les esprits qu'en posant d'étranges questions. – “*What is it like to be a bat?*” demande Thomas Nagel (*Phil. Review* 1970), qui invite à penser qu'il y a peut-être chez certains êtres de la Nature (ex. la chauve-souris) une expérience singulière (sinon subjective) : une expérience qui, bien que réelle, serait inaccessible aux êtres humains, dont les organes sensoriels ne comportent pas le système d'écholocation radar des chauves-souris. – “*What Mary did'nt know?*” demande Frank Jackson (*The J. of Philo.* 1986) à propos d'un personnage hypothétique élevé dans un environnement uniformément blanc, mais qui aurait acquis toutes les connaissances scientifiques sur les couleurs : n'y a-t-il pas une information importante qui manquerait à Mary? En philosophie analytique, l'information en question est appelée *qualia* et une abondante littérature s'est développée sur l'existence ou la non existence des *qualia*. Mais sans jamais qu'il vienne à l'idée de personne que le traitement ainsi réservé à la conscience équivalait à une objectivation réductrice. Il y a impossibilité de principe à ce qu'une recherche de la subjectivité de la conscience, conçue comme propriété de l'organisme de la Nature qu'on connaît comme étant doué de vie mentale, retrouve la conscience comme intériorité à soi.

2. Le statut temporel de la conscience constituante :

Pour une pensée incapable de décoller du temps préconstitué, fût-ce seulement pour en examiner la structure eidétique, le programme husserlien de constitution transcendantale de la temporalité apparaîtra comme un « pur exemple de la paranoïa théorique occidentale » : Un rêve fou d'accomplissement de la tradition rationaliste de Descartes à l'idéalisme allemand « auto-concepteur et auto-accoucheur de toute réalité « en idée » » (G. Granel, Préface à la trad. fr. de la *Krisis*). Il n'en va pas de même pour une *philosophie formelle*, ou au moins pour une pensée curieuse des structures eidétiques du vécu. Dans l'expérience de la durée d'un événement qui se prolonge, nous n'avons généralement pas une position d'expert. L'expert mesure les temps avec un chronomètre sur la base du choix préalable d'une échelle de temps et d'une unité de temps. Rien de tel dans l'estimation naturelle, et pourtant il y a prise de conscience de la durée : le phénomène en son flux prend pour moi valeur d'objet temporel. La phénoménologie prend au sérieux en tant que phénomène originaire cette constitution de temporalité. Au point de vue eidétique ou formel la conscience s'y révèle capable de dériver la structure plus spécifique du temps englobant usuel à partir d'une structure moins spécifique dont la détermination n'emprunte rien à un temps englobant préconstitué. Or cette structure à déterminabilité intrinsèque n'est pas inconnue. Elle est au contraire bien connue des mathématiciens depuis Riemann, c'est la *variété continue*. La description eidétique de la conscience intime du temps relèvera donc d'une discipline respectable : la *mathesis* des vécus comme *Mannigfaltigkeitslehre*. Cette garantie suffit pour prévenir toute confusion entre le flux infra-temporel de la conscience constituante et le temps objectif du physicien ou de l'historien. Mais, partant de l'autonomie formelle des opérations constituantes par rapport au constitué, est-on en droit de passer à une autonomie substantielle de la subjectivité de la conscience par rapport à l'objectivité du temps du Monde ? Quel statut mental est celui des actes constituants de la conscience ? Et si le temps de la vie mentale est prélevé sur le temps du Monde, est-ce qu'on ne sera pas dans un cercle vicieux : les actes constituant le temps se succédant dans le temps qu'eux-mêmes doivent auparavant avoir déjà constitué pour pouvoir s'y succéder ?

3. La conscience divine :

La restructuration du diagramme du temps par l'introduction de la protention nous oblige à repenser la constitution du temps en termes d'*horizon* : un objet temporel se constitue en tant qu'il prend forme, non dans un temps englobant indifférent, mais précisément au lieu transcendantal qui lui est assigné par la conscience d'attente entrelacée avec la conscience du souvenir immédiat dans un double horizon protention-rétentionnel. Examinons cette structure d'horizon. D'abord l'horizon d'attente. Dans quelle mesure l'attente peut-elle assumer une fonction constituante à l'égard de l'événement ou de la chose attendue ? L'attente sera constituante si le déroulement des vécus où elle se déploie jusqu'à l'événement s'organise en sa structure selon la norme d'une série continue d'horizons d'attente partiellement

vides mais progressivement saturés jusqu'à la saturation complète par le présent vivant. Où cette série commence-t-elle ? La question est naturelle, mais pas forcément douée de sens. En effet, la fonction constituante de l'attente tient à la convergence de la série des vécus d'attente sur l'événement. Ce caractère de convergence, à son tour, tient à la continuité ininterrompue de la hiérarchie des horizons inclus plus déterminés ou plus saturés dans des horizons inclusifs moins déterminés ou plus larges ou plus vides. On est tenté de vouloir fixer un terme à cette série : n'avons-nous pas l'expérience d'être sans inquiétude, préoccupé de rien, sans parler de la pratique du *wu wei* confucéen ? Sans doute, mais il n'est pas a priori contenu dans la norme eidétique de construction d'une série protentionnellement constituante d'actes ou d'attitudes de conscience qu'outre son but de visée terminal elle ait aussi un commencement. En particulier, il n'est pas impliqué qu'elle doive commencer au premier moment de présentation d'un contenu hylétique dans le champ perceptif et donc commencer de façon toujours synchrone avec le commencement de la série des phases rétentionnelles du juste passé de l'impression. Autrement dit, la structure normative de la conscience constituante d'un objet temporel contemporaine de la présentation perceptive de cet objet est une structure *plus spécifique* que celle de la conscience constituante non limitée à cette condition d'accompagnement perceptif. Je peux parfaitement m'attendre à ce qu'un événement se produise sans que ce soit nécessairement une attente relative aux parties ultérieures d'un événement en cours. De sorte que la structure eidétique de l'attente ne lui prescrira pas a priori de commencement. Qu'elle ait un commencement, qu'il y ait un horizon vide fermant en amont la série des expectatives de plus en plus saturées, cela est peut-être factuellement vrai, mais d'une contingence irrécupérable au point de vue eidétique. Même raisonnement pour le cas de la série des horizons emboîtés de la rétention du juste passé de l'un quelconque des présents perceptifs. La fonction constituante de la rétention tient à la continuité ininterrompue de l'ordre hiérarchique à partir du point de maintenant de la durée perçue. Non au fait que cette série entière ait un horizon de rétention ultime, point-limite auquel la prise sur l'objet retenu se relâche complètement, point-limite où la clarté du présent perçu fait place à l'obscurité complète. S'il y a lieu de prendre en compte un pareil horizon terminal, c'est sans doute empiriquement justifiable, mais absolument pas fondé eidétiquement. De sorte que la conscience constituante, ramenée à sa norme eidétique, s'enlève dans la dimension de la nécessité transcendante (*Aufhebung* ou, si l'on préfère : *bootstrapping*) par rapport au plan de contingence de la conscience empirique. Elle s'apparaît, du coup, à elle-même comme cette conscience d'un Présent Vivant dont l'extension totale (la *distentio animi* augustinienne) va du fond sans fond de l'avenir au fond sans fond du passé : elle est (en Idée, sinon en fait) *conscience divine* : „Die Gegenwart ist allüberspannendes, sozusagen allwissendes Bewusstsein von sich selbst und all seinen intentionalen Beständen – potentiell birgt ihre Struktur Allwissenheit der Welt in sich – als ideale Möglichkeit, wofern wir nur in Rechnung ziehen, dass der Dunkelheitshorizont, in dem Vergangenheit und Zukunft des Bewusstseinstroms verschwimmen, und der die Vollkommenheit der Selbstwahrnehmung des Bewusstseins beschränkt, eine zufällige Schranke ist, die in infinitum erweitert gedacht werden kann, so dass als „Idee“ erwächst ein allwissendes „göttliches“ Bewusstsein, das sich selbst in vollkommener Klarheit umspannt. Auch das „endliche“ Bewusstsein ist allwissend, auch seine Intentionalität umspannt seine ganze Vergangenheit und Zukunft, aber nur partiell klar, im Übrigen in einer Dunkelheit, die eine Potentialität für Klarheiten und Wiedererinnerungen ist“ [Bernauer Manuskripte, N°1, § 8, 45-46]. Devant la circonstance évidente que nous ne sommes pas Dieu, mais des vivants humains, comment sauvegarder l'incarnation en nous de la subjectivité constituante du temps ?

4. La naissance du sujet transcendantal :

Une ambiguïté doit d'abord être levée : l'incarnation n'est pas une condition biologique mais une dimension de sens. Il s'agit de faire sens avec la venue au monde de la subjectivité. Quelle subjectivité ? Nulle autre que celle qui anime actuellement nos vécus de perception-souvenir-attente. Pas de méthode alternative que celle qui consiste à déconstruire couche de sens par couche de sens le Monde tel qu'il est constitué et en cours de constitution dans le flux de notre expérience. Consulter des manuels de biologie de la conception et de psychologie du développement ne répondrait pas à la question. Toute chose prend son sens dans le présent vivant : si l'on ne veut pas quitter la sphère du sens, c'est à partir du vécu de perception actuel qu'il faut procéder, en suivant les renvois de ce vécu à des couches antérieures d'une teneur de sens de plus en plus pauvre. En allant ainsi à rebours du processus de la constitution on parviendra à une limite d'appauvrissement. Une limite est le pôle idéal d'une approximation potentiellement infinie. Rien à voir avec une frontière territoriale, qu'avec quelques pas de plus on pourrait franchir. De sorte que la réflexion poursuivie jusqu'à la limite de nos capacités de remémoration nous ramènera peut-être à un 'Je peux' débile, qui manque encore de la disponibilité d'un corps propre dans un monde environnant d'objets constitués, homme parmi les autres hommes. Mais au moins sera-t-il toujours dans la forme du Je éveillé engagé dans sa genèse d'autoconstitution comme homme au monde. Par une sorte d'effet boomerang, l'approche régressive du point-limite du commencement me renvoie au cours normal progressif du processus constituant : „Jedenfalls nur vom konkret entwickelten Weltleben aus können wir alle Möglichkeiten als Sinnabwandlungen und als solche, die Sinn haben, gewinnen. Und so versuchen wir ja methodisch in einer gewissen Abstraktion die Limesfälle zu konstruieren, die sich selbst als solche im

Weltleben konstitutiv aufweisen lassen, sei es als Notwendigkeiten, wie das Erwachen der „Geburt“ (im uneigentlichen Sinn), sei es aus dem Gang des konkreten Lebens als Limes des „Alterns“, so wie es von innen her sich zeigt.“ [Hua VIII, Ms C8, T. 43,158]

5. Le sujet transcendantal peut-il mourir ?

Le sujet transcendantal n'est pas l'âme : la question n'est pas de sauver en phénoménologie le thème métaphysique de la survie de l'âme après la mort. Néanmoins, de la cessation des fonctions vitales de l'organisme que nous sommes, nous n'avons aucun vécu, pas plus que de la décomposition du cadavre. Tout sens étant constitué dans un vécu, on peut dire que le sujet constituant est immortel. Qu'est-ce que cela signifie ? Pour concevoir la fin de la vie du sujet transcendantal, la seule méthode compatible avec sa fonction constituante est de partir du « Je peux » du corps propre en son plein développement actuel avec comme fil conducteur des expériences telles que la fatigue, la maladie ou l'âge. De là, on pourra concevoir la possibilité d'une exténuation progressive des forces et des capacités des organes moteurs et sensoriels ainsi que des capacités de la mémoire et de la projection dans l'avenir, sans oublier le rétrécissement corrélatif du Monde environnant. En poursuivant de façon continue dans la même ligne on parviendra à une limite, mais pas à une frontière. On vérifie qu'à l'approche de cette limite, qui est une limite du pensable, on est renvoyé au processus normal de la constitution où le maintenant s'enveloppe toujours du double horizon rétention-protectionnel qui fonde l'attente d'un maintenant à venir. La privation complète de toute capacité d'affection, de rétention et d'appréhension nous réduisant à la passivité devant un flux hylétique indifférencié, sans aucune saillance, point d'appui pour l'objectivation, cette condition hypothétique n'est pas de celles dont un Je puisse avoir l'expérience : *„Aber wieder fragen wir, hat das einen Sinn, oder gehört nicht zum Wesen des Ich das Auf-etwas-Hinleben, auf dies und jenes, auf Unterschiedenes, und ist nicht Ich eine Polarisierung des Lebens, das Gegenpole in einem konstitutiven Prozess der Gegenstandsbildung voraussetzt?“* (158). Le résultat de cette expérience de pensée aux limites peut s'exprimer en un paradoxe : le sujet transcendantal est éternel, parce qu'il n'a aucun moment qui soit le premier, aucun qui soit le dernier. Mais la clôture interne de la structure eidétique de la vie subjective constituant le temps explique cet apparent paradoxe.

6. Une chronométrie naïve de la 'nowness'.

Si l'on revient des paradoxes de la constitution transcendantale à la positivité du scientifique naïf, on pourra au moins concéder qu'il doit bien exister quelque chose de tel qu'un temps de la conscience. Et, de là, toujours dans la même naïveté, s'enquérir de mesurer le laps de temps (objectif) du présent perçu : *now*. Y pourvoira le traitement statistique d'un corpus d'actes typiques rassemblés dans une perspective transculturelle (*crosscultural studies*) censée dégager les invariants psychologiques de l'être humain comme espèce naturelle par rapport aux spécificités des différentes cultures. La psychologue Emese Nagy de l'Université de Dundee (Angleterre) dans 'Sharing the moment: the duration of embraces in humans' (*J. of Ethology* 20011) a testé une observation préliminaire faite par elle-même à l'occasion de la retransmission des jeux olympiques de Pékin en 2008 : l'accolade que se donnent les athlètes sur le podium dure à peu près 3 sec. Analysant les enregistrements vidéo des finales olympiques de 21 sports, elle a minuté 188 accolades entre les athlètes de 32 nations et leurs entraîneurs, partenaires ou adversaires. Quelle que soit la nationalité des athlètes, les accolades duraient en moyenne 3 sec, malgré une tendance à se prolonger avec l'entraîneur plus qu'avec un partenaire et à se raccourcir avec un adversaire. Ce résultat contribue à confirmer l'hypothèse répandue en psychologie, selon laquelle l'intervalle de 3 sec est une unité temporelle fondamentale du vivant qui détermine notre perception du moment présent : *the feeling of nowness* au fondement de notre expérience consciente. La faiblesse de cette preuve est que si cet intervalle contribue sans doute à notre sens du temps, ce sens du temps n'est pas un métronome rigide mais intègre avec souplesse et expressivité une grande variété de rythmes biologiques, les uns plus lents, les autres plus rapides que 3 sec.

7. Une neurophénoménologie du temps perçu :

A la chronométrie de la conscience des psychologues on pourra opposer un développement récent des sciences cognitives, la *neurophénoménologie* promue par F. Varela. Dans 'Le présent précieux: une neurophénoménologie de la conscience du temps' (*Naturaliser la phénoménologie* 2002) Varela fait un rapprochement entre la rétention qui engendre un « passé perçu » et des phénomènes bien étudiés en psychologie de la perception, comme les figures réversibles (cube de Necker). Ces phénomènes témoignent d'un mode de structuration dynamique du temps cérébral sous-tendant l'expérience perceptive qui s'apparente à la stratification intentionnelle de la conscience constituante des objets temporels, telle que Husserl l'a explorée au moyen de diagramme du temps. Il n'est sans doute pas acceptable d'assimiler les deux niveaux d'organisation structurale, dans la mesure où le temps des processus cérébraux est un

temps objectif qui se mesure en millisecondes, tandis que les opérations de la constitution intentionnelle du temps sont soustraites au domaine du temps objectif par leur condition même d'intentionnalité. Intentionnel veut dire : non réel. Néanmoins, si l'on admet que les mouvements d'orientation de la visée intentionnelle comportent une dimension psychologique en tant qu'actes d'attention volontaire, on doit convenir aussi que ces actes volontaires ne peuvent pas manquer d'être motivés par les intérêts du vivant. De là, au plan profond des sources somatologiques de cette motivation, on pourra concevoir qu'il y a des réseaux neuronaux du cerveau dans des états variables d'activation ou d'inhibition. Sur ce plan, la proto-temporalité interne de la conscience demanderait à être replongée dans le temps cérébral, lui-même prélevé sur le temps du Monde. Sans doute, le replongement de cette temporalité strictement locale dans le temps global ne concerne-t-il pas la conscience du sujet, mais l'électrophysiologiste ou le spécialiste d'imagerie cérébrale. Mais, repoussé à l'horizon du champ rétention-protectionnel de la conscience du temps, ce replongement ne sera pas dénué de sens. L'éveil de l'attention s'entend comme accueil favorable du sujet à des orientations pulsionnelles inconscientes qui surgissent de l'horizon rétentionnel où se sédimente son expérience antérieure. Comment la structure eidétique des opérations constituantes s'articulera-t-elle sur la structure computationnelle de la dynamique des réseaux neuronaux ? Ce problème qui se pose à la jonction d'une phénoménologie formelle et d'une neuroscience mathématisée est un problème en cours de traitement : voir les travaux de Jean Petitot.

VI. La conscience du temps et le temps de la conscience

1. Les pièges de la formule en miroir :

Substantif n°1 + [Préposition + Substantif n°2] — Substantif n°2 + [Préposition + Substantif n°1]

La tentation est de suivre la suggestion de la forme grammaticale et de supposer l'existence d'une relation de sujet à objet entre les entités 1 et 2. 'L'amour du prochain' → La conscience dont l'objet est le temps. Mais on ne dira pas : le temps dont l'objet est la conscience. Plutôt le temps qui est celui de la conscience, et qu'on détermine par là par opposition au temps du monde (p. ex.). De sorte que la formule est plus ouverte qu'il n'y paraît : elle ouvre sur une variété de relations de déterminations mutuelles possibles de la conscience et du temps. Le sens de cette détermination n'est pas non plus donné d'avance : Le temps peut être déterminé par la conscience (dans la mesure où elle l'objective) mais il peut aussi déterminer la conscience (comme dimension de l'objet qu'elle est).

2. 'La conscience' : à l'époque des sciences humaines et des sciences cognitives la conscience a mauvaise réputation. On lui disputera volontiers les prérogatives que lui a accordées la tradition de la philosophie réflexive de Descartes à Sartre. La psychologie actuelle s'accommode d'un organisme psychique qu'elle analyse en termes de systèmes cognitifs inconscients ou marginalement accessibles à la conscience. La conscience est « expliquée » sur la base des mécanismes sous-jacents. Elle n'a pas un rôle fonctionnel dans cette explication. Ce n'est pas qu'on ne puisse pas la retrouver dans ce nouveau contexte : p. ex., le thème de recherches récentes sur 'la métacognition' recouvre implicitement (sinon subrepticement) notre notion familière de conscience réflexive. Mais avec cette différence que cette métacognition est un pur objet de considération théorique, qu'il est hors de question de mettre en œuvre subjectivement dans un vécu. Or, c'est précisément cela que la phénoménologie exige de nous comme apprentis philosophes : oublier la conscience-faculté mentale réifiée comme objet de science et se replacer soi-même dans la situation de la prise de conscience et de l'avoir conscience.

3. La physique a une prédilection pour un temps complètement objectif : un temps précipité en un objet-sans-sujet, objet paradoxal. Tout entier déployé « là-devant », mais cependant tel qu'un éventuel sujet connaissant pourra en acquérir une connaissance toujours imparfaite. Ex : L'univers-bloc de la théorie de la relativité restreinte d'Einstein. Le temps est réduit à la causalité : la cause précède l'effet – l'effet succède à la cause. L'univers contient tous les objets, ou plutôt chacune des histoires complètes de tous les objets. L'histoire complète d'un objet est représentée par une *ligne d'univers* dans le continuum à quatre dimensions de l'espace-temps. Chaque point de cette ligne d'univers est un *événement* complètement déterminé par les quatre nombres qui donnent la position de l'objet à un certain moment. Pour n'importe quel événement donné « le passé » est par convention l'ensemble de tous les événements ayant exercé une influence causale sur cet événement. Tandis que « le futur » est l'ensemble de tous les événements sur lesquels l'événement considéré pourra (intemporellement) exercer une influence causale. D'un pareil bloc d'univers la subjectivité avec son vécu de la fuite du temps est radicalement extirpée. Conséquence : pas de raison d'appeler « temps » un tel faisceau entièrement déployé des lignes d'univers. Rien ne nous engage à y retrouver un sens temporel.

4. Tentons de récupérer le contexte naturel où nous prenons normalement conscience du phénomène de la temporalité. Il n'est pas sans intérêt que Husserl ne se retranche pas sur l'expérience de la durée personnelle du sujet lui-même, comme l'expression « conscience intime du temps » le suggère à tort. Il choisit plutôt d'analyser des « objets temporels ». Un son ('do') qui retentit (quand on frappe une corde de violon avec l'archet), puis qui décline jusqu'à disparaître. Une mélodie qu'on reconnaît à mesure que se succèdent les notes dont elle se compose. Un vol d'oiseaux, un escadron de cavalerie qui passe au galop, etc. Ces objets temporels ne sont pas simplement des suites d'impressions successives auditives ou visuelles, ce sont proprement des objets de perception. De sorte qu'il y a lieu de rechercher dans l'analyse du phénomène de conscience où ces objets se manifestent ce qui doit s'ajouter au caractère successif des impressions composantes pour que s'y dégagent des entités uniques et identiques, lesquelles seules méritent le titre d'objets.

5. Bien qu'orientée vers l'objet, cette analyse reste corrélatrice : noético-noématique et pas simplement empirique, encore moins physicaliste. Exemple d'analyse empirique : Helmholtz (*Théorie physiologique de la musique fondée sur l'étude des sensations auditives* 1868). La perception consiste à nous former une représentation des objets : reconnaître un son comme le son du violon. L'analyse physiologique va au rebours de la perception en décomposant ce que la perception fusionne. Les sons, généralement complexes, se composent de sons partiels avec un son fondamental et des harmoniques. Un exercice spécial de l'attention permet au physiologiste (ou au musicien) de les repérer tandis qu'ils échappent à la conscience de l'auditeur ordinaire. Un 'do' joué au piano fait entendre outre le 'do', un 'sol', un 'mi' et un 'si bémol'. Cette analyse remonte de la perception du son aux sensations auditives simples à sa base. Ces sensations simples correspondent aux vibrations périodiques simples que l'organe auditif extrait des mouvements de l'air ambiant. De sorte qu'il y aurait isomorphisme entre l'analyse mathématique des corps vibrants qui causent les sons et l'analyse physiologique des sensations auditives par l'oreille. « Il en résulte, par conséquent, que les considérations théoriques, par lesquelles les mathématiciens ont été amenés tout d'abord à ce mode de décomposition des vibrations composées, ont un fondement réel dans la nature des choses (58). »

6. L'objet temporel, objet d'analyse eidétique :

Helmholtz est précieux pour l'esthétique musicale et ses bases physiologiques, mais il n'a rien à dire sur le caractère proprement temporel des sons et sur le rôle de la conscience perceptive dans la constitution de l'objet temporel. Il met la réflexion à contribution mais uniquement en vue de redescendre à la périphérie, à l'organe de réception sensorielle, et de là aux causes physiques des mouvements perçus. Pour autant, les sons et objets du même type ne sont pas que des amalgames de sensations simples. Il convient de surmonter ce préjugé élémentariste pour rendre justice au caractère structuré des objets perçus. La phénoménologie accorde plus à la réflexion que l'analyse des sensations. Nous avons le pouvoir d'accompagner la succession des impressions. Mais nous pouvons aussi nous détacher du flux impressionnel pour appréhender la structure formelle des vécus où l'objet temporel se manifeste. Cette structure formelle, à son tour, est le schème du tissu des actes de la conscience perceptive dans la mesure où ce schème se stabilise à mesure que ces actes se renouent à eux-mêmes de façon continue. Le diagramme du temps est censé représenter ce schème. La réflexion n'est plus simplement l'auxiliaire du savant, elle est une activité constituante continuellement à l'œuvre en chaque sujet percevant et seulement rendue explicite par l'analyse phénoménologique. Elle est constituante, non créatrice, parce qu'elle déploie les actes eidétiquement requis pour que des objets se constituent à travers eux comme dotés d'une structure de sens temporelle.

7. Du local au global :

Pour concevoir la possibilité d'une constitution du temps et de la temporalité des objets temporels il a fallu s'émanciper du préjugé d'un temps englobant qui grève l'Esthétique transcendantale de Kant. Pour Kant, en effet, le temps est forme a priori de l'expérience des objets parce qu'on ne peut se représenter les objets ou les événements que comme simultanés ou successifs. Mais le temps lui-même ne saurait se départir de cette condition d'a priori formel de manière à tomber sous le coup d'une intuition. Pour Dieu le temps n'existe pas, pour nous le temps est rencontré comme un donné : *'Die Zeit ist also a priori gegeben. In ihr allein ist alle Wirklichkeit des Erscheinungen möglich'* (*Metaphysische Erörterung des Begriffs der Zeit*). Historiquement, ce qui lui faisait défaut, c'est l'idée de la possibilité et de la légitimité d'une détermination purement interne et non externe d'une variété en dimension quelconque. Un concept qui généralise celui de l'espace tridimensionnel d'Euclide comme il généralise celui de la ligne unidimensionnelle du temps et qui pourra servir de base pour leur engendrement régulier. Les phases d'un phénomène auditif qu'on appréhende comme objet : un son, constituent une variété que déterminent les opérations de la conscience perceptive (fixation d'une suite de 'maintenant', rétentions emboîtées des 'maintenant' juste passés, protentions vers le 'maintenant' imminent, etc.). La liaison continue de ces opérations tisse la structure de sens d'un

objet unique et identique malgré et à travers la variation continuelle de ses phases d'impression sensorielle. En tant que corrélat intentionnel des actes eidétiquement requis pour sa constitution, l'objet temporel existe. Comment passe-t-on, de là, à de nouveaux objets constitués, et entre ces objets, à des intervalles de temps vides d'objets, enfin au temps du Monde de tous les objets ?

8. La sauvegarde de la congruence de l'expérience :

L'induction : La rétention est déterminée par la stricte corrélation entre l'ordre des horizons emboîtés de rétention du juste passé et l'ordre de succession des maintenant impressionnels. En revanche, la protention est fondamentalement indéterminée ou sous-déterminée, parce que dans l'horizon des possibles, si resserré qu'on se le représente autour du présent imminent de sa réalisation, il y a toujours la possibilité de la non réalisation. Ex : Une boule uniformément rouge et qui pivote, se révèle tachetée de rouge sur la face cachée. Ce qui est remarquable, c'est que l'expérience de la biffure d'expectative ne provoque pas une solution de continuité dans la constitution de l'objet ni dans le tissu du Monde. « A travers toutes les dissonances nous visons constamment la consonance. » L'unité – l'unification – du temps du Monde tient à cette congruence maintenue entre l'anticipé et le révisé.

9. La constitution est-elle une inférence ?

La constitution du temps objectif est-elle une inférence statistique optimale au point de vue d'une rationalité purement computationnelle ? Une rationalité n'exigeant aucun engagement du sujet percevant dans des actes constituants (aucune *distensio animi*) et qui pourrait se résumer à une norme indifférente à ses modalités de mise en œuvre. La formule de l'inférence inductive de Bayes formalise la règle de comportement idéale d'un décideur prudent qui ne change pas ses attentes (hypothèses : H) sous l'impact du premier indice (I) venu. Mais qui pondère la probabilité de ses croyances initiales (a priori) avec la vraisemblance des indices (leur vraisemblance dans l'hypothèse où ses croyances sont vraies). Une donnée totalement imprévisible sera écartée d'emblée comme ne pouvant pas être un indice de la nécessité de réviser l'hypothèse. Sous la forme la plus simple, on aurait là une méthode triviale de décompte des suffrages pour déterminer le degré de confiance que le décideur accorde à ses opinions au fur et à mesure du progrès de son information empirique. La formule numérique pour calculer la probabilité a posteriori d'une hypothèse, compte tenu des indices observés à partir de la probabilité a priori de l'hypothèse, et de la vraisemblance des indices permet de construire des robots conducteurs de véhicules ou des avatars de jeu vidéo : $P(H|I) = \{P(I|H)/P(I)\} \cdot P(H)$

10. On ne voit pas comment l'application de cette règle à la décision en contexte d'incertitude serait capable de conférer du sens, un sens d'être subjectif, à un objet perçu temporel. Le fait que la statistique bayésienne soit dite « subjective » n'y change rien. L'extension des horizons temporels (de rétention et d'attente) à l'horizon du Monde ne saurait dépendre d'un algorithme de décompte des suffrages, de pari au casino ou de spéculation boursière. C'est une extension du « faire sens » qui emprunte les voies typiques de la contingence humaine d'une conscience constituante du temps :

- la biographie du sujet personnel,
- le cercle des pouvoir-faire du corps propre,
- l'*Einfühlung* d'autrui co-sujet du même Monde,
- le chevauchement des horizons des différentes communautés humaines à travers l'Histoire, etc.

VII. Du temps local au temps du Monde - I

I.1. Paranoïa rationnelle ou héroïsme transcendantal ?

Constituer le temps objectif : le projet peut légitimement apparaître comme l'expression d'une insoutenable prétention de la part de cet être contingent, fini et borné, qu'est le penseur individuel. Une prétention tellement exorbitante que sa possibilité même fait question. On ne peut comprendre qu'elle ait pu venir à être formulée qu'en la rattachant à la tradition dont elle procède. Cette tradition est (on peut le présumer sans avoir à craindre de démenti) celle du rationalisme de l'Occident, référent abstrait sur lequel il est tentant de nous décharger de toute responsabilité idéologique.

I.2. Lorsque Descartes entendait dire qu'un auteur avait découvert une solution ingénieuse à un problème, il ne se précipitait pas pour lire le livre de cet auteur. Au contraire, il se retirait dans sa chambre et il s'efforçait de retrouver par lui-même cette solution en appliquant au problème les seules forces de sa réflexion. On retrouverait une assurance du même type dans la posture de l'auteur de la *Phénoménologie de l'esprit*, de la *Science de la logique* et de l'*Encyclopédie des sciences philosophiques*, persuadé que l'esprit du Monde s'incarnait dans la tête de Georg Wilhelm Friedrich Hegel, professeur à l'Université de Berlin en 1818.

I.3. Si une pareille assurance nous semble pure arrogance, c'est sans doute que nous avons perdu de vue ce qui confère authenticité à la connaissance : que les actes qui y conduisent soient effectués intégralement par le sujet connaissant lui-même. Cette exigence est souvent comprise en un sens simplement déontologique (condamnation du plagiat). Sa mise en œuvre radicale est l'affaire de la phénoménologie transcendante. Tout objet de considération, que ce soit un objet physique, une idéalité théorique, une formation culturelle ou dans notre cas : le temps doit être rejeté comme présupposé, examiné quant à sa prétention de validité et constitué en son sens d'être-pour-Moi. Cette constitution sera rigoureusement contrainte par la double exigence : (1°) une base de départ strictement locale réduite à la sphère d'évidence du sujet connaissant dans sa situation actuelle ; (2°) des opérations toutes effectives que le sujet connaissant puisse mettre en œuvre à volonté en mobilisant uniquement des ressources qui lui sont propres.

I.4. Pour ceux qui s'imaginent être sortis de la tradition rationaliste de façon à pouvoir la juger du dehors, ce projet de constitution du temps est encore un délire de la Raison. Pour ceux qui n'ont pas renoncé à l'idéal de la connaissance comme recherche du vrai, d'ici à ce qu'on ait réalisé le programme de constituer le sens subjectif du temps nul ne saura à quoi s'en tenir vraiment avec le temps. Et l'on devra se résigner à continuer d'appeler « temps » ce qu'il plaira d'appeler « temps » à telle ou telle communauté scientifique, technologique, ou théologique : une polysémie de nature à décourager toute philosophie de la temporalité. Paranoïa rationnelle ou non, devant la pression des savoirs constitués, savoirs institutionnels, en particulier académiques, la détermination du phénoménologue à suivre la voie d'une constitution transcendante du temps est en tout cas de l'héroïsme transcendantal.

II.1. Une temporalisation éclatée : les objets temporels.

La constitution du temps commence avec la réduction et se déroule tout entière sous réduction. Cela implique de s'interdire tout emprunt à un temps objectif, une condition dont la routine des exposés d'introduction à la phénoménologie tend à minimiser la contrainte extrêmement sévère qu'elle impose. Pour parler métaphoriquement, le tissage de la trame du temps doit être réalisé exclusivement par des actes effectifs du Je de la conscience transcendante. De sorte que là où il n'y a pas d'acte du Je corrélatif dans la panoplie de mes « Je peux », là s'interrompt le processus constituant.

II.2. La soustraction du temps objectif, englobant universel présupposé, met en avant les objets temporels comme paradigmes pour l'activité temporalisante. Une interprétation superficielle laisserait penser qu'on s'est acquitté avec cela de la tâche principale. Les objets temporels de n'importe quelle modalité : auditive (un son), visuelle (un dé), etc., dès lors qu'on peut en ressaisir la structure d'unité et d'identité à travers la variation de leurs phases ou de leurs aspects latéraux, existent pour le Je avec le sens d'être « une chose qui dure ».

II.3. Mais pouvons-nous nous reposer sur cet acquis en estimant que les multiples choses qui durent dans l'expérience s'enchaîneront naturellement les unes avec les autres, quoique d'une manière encore à déterminer ? Et que cet enchaînement indéfiniment prolongé nous ramènera le temps universel provisoirement suspendu ? Justement pas. Cette suggestion d'un enchaînement naturel d'une chose qui dure avec toutes les autres infiltre dans la constitution de la temporalité le préjugé du temps objectif, cadre a priori donné, non constitué, comme lieu universel de tous les événements, processus ou mouvements. La réduction du temps objectif interdit le recours à cet expédient. Il n'existe rien de tel qu'une règle simple de mise en série successive des différentes choses de constitution temporelle, en dépit de la sériation réussie des moments successifs d'apparition de ces choses dans le laps de temps de leur durée.

II.4. La réduction motive et légitime une description purement *interne* de chaque objectivité temporelle, mais aucune transition n'est assurée d'une objectivité intérieurement caractérisée à une autre. Loin de fonctionner comme fragments d'un temps unique, les choses durables sont autant d'abîmes pour l'analyse constitutive. Cette analyse s'épuise dans le jeu sans fin des renvois de sens des horizons internes emboîtés de la rétention du juste passé ou de la protention vers l'imminent et dans l'approximation indéfinie du maintenant initial ou terminal. Le sens d'être de chaque objectivité temporelle est suspendu au constant renouement à elles-mêmes des opérations de sa constitution.

II.5. Mais d'un contexte constituant fermé sur soi à un autre contexte constituant il y a rupture de continuité de la conscience constituante : '*Bruch der Kontinuität*', une rupture qui pose à cette conscience une exigence de rétablissement de continuité par application sur soi ou 'recouvrement' (*Deckung*). C'est en repérant au cas par cas les différentes ruptures de continuité possibles et en sélectionnant le mode de recouvrement typique adapté à chaque cas, et non en replongeant des objets temporels séparément constitués dans un temps présumé homogène, que la constitution du temps du Monde devra procéder.

II.6. De là, le cheminement surprenant de la théorie de la constitution du temps par les thèmes d'une anthropologie transcendante qui vise le fondement de la sauvegarde d'une congruence plus profonde à travers les incongruences manifestes de l'expérience : l'expérience de la nouveauté de l'inconnu, celle de la remémoration du révolu, celle du réveil de la conscience après le sommeil, celle de la stimulation sensorielle de la perception, de la motivation pulsionnelle de l'action, celle de l'intropathie avec d'autres Je constituants au sein d'un Monde commun, etc.

III.1. La nouveauté de l'inconnu. La nouveauté du « à nouveau » est à distinguer de la nouveauté de l'inconnu. Le « à nouveau » est l'encore une fois d'un événement pour lequel le sujet percevant est doté du cadre d'expectatives adéquat permettant de l'accueillir. La situation est même privilégiée, puisque l'horizon protentionnel est en ce cas parfaitement déterminé (ou aussi déterminé qu'il peut l'être), alors qu'en général il comporte une marge d'indétermination inéliminable. En revanche, l'inconnu fait problème pour la constitution perceptive.

III.2. D'habitude on a affaire à un inconnu relatif. Dans une promenade à la campagne, le promeneur est intrigué par quelque chose : il se penche pour examiner cette chose et voir si c'est un type de fleur connu ou inconnu de lui [*Die Lebenswelt*, Hua 39, Blg 35, 430]. La chose inconnue, mais vue comme 'fleur', est d'emblée replacée dans un certain horizon de généralité. Cet horizon inclut aussi des choses connues qui ramènent l'inconnu de la perception actuelle dans un cadre familier. Cette fleur ressemblera à d'autres fleurs. Si l'on ne connaît pas de fleur identique, elle se laissera tout de même repérer à l'intersection de certaines classes de similitude botaniques.

III.3. Au pire, si l'horizon de généralité est vide de choses connues, au moins contiendra-t-il le type général 'chose individuelle', forme sous laquelle la chose inconnue pourra encore être « reconnue », comme unique en son genre. Aussi, bien que vue pour la première fois, la chose n'en a pas moins été déjà aperçue – typiquement : „*Alles ist schon typisch apperzipiert und apperzipiert gewesen – so paradox dies erscheint*“ [Blg 36, 437]. Bien comprendre ce paradoxe peut nous aider à maîtriser une difficulté récalcitrante pour la constitution du temps : celle de l'absolue nouveauté de l'inconnu.

III.4. Ce qui se produit pour la première fois est production *ex nihilo*, production non mélangée de répétition. Or, la constitution de chose temporelle repose sur le mélange de production et de répétition. La suite des 'maintenant' de sa durée que je détermine dans la productivité du flux vécu est continuellement ressaisie et retenue dans les horizons emboîtés des 'juste passé' de chaque maintenant nouveau. La reconnaissance de la chose en son identité dépend de ce que le sujet percevant exerce ou peut exercer cette activité de répétition constante. La singularité de la première fois de la chose inconnue lui est retirée par l'appréhension perceptive qui change cette singularité en généralité : la chose est identifiée comme exemplaire d'elle-même, un exemplaire du même type indéfiniment répétable.

III.5. Ceci, déjà dans le laps de temps de la constitution perceptive de cette chose et, de là, pour toutes les occasions de rencontre ultérieures. Une fois qu'on a vu un gorille pour la première fois, la vue d'un nouveau gorille ne fait que réactiver et compléter le type 'Gorille' [Blg 37, 448]. Dès lors qu'il y a constitution de sens, l'activité du sujet percevant reprend l'initiative, là même ou le caractère subreptice de l'occurrence de ce qui survient menace de réduire le sujet à la passivité. L'inconnu, en tant qu'objet de perception possible, provoque le sujet à déployer son activité propre du faire sens. Tout ce qui est connu est répétition d'une production originaire. Mais l'inconnu, à son tour, n'est pas pure production, mais production toujours déjà tempérée de répétition.

III.6. Grâce à cette répétition la plus originaire de la perception (*ursprünglichste Wiederholung*), la nouveauté sauvage est aussitôt apprivoisée par auto-application: „*Die Einheit, die der Mehrheit vorangeht und die keine Mehrheit ist, ist Einheit in kontinuierlicher Selbstdeckung*“ (Nr 42, 451). Une telle synthèse de recouvrement (*Deckung*) apporte la solution de la théorie de la constitution à la rupture de continuité dans le tissu de la temporalisation que créée, du fait de son apparente impossibilité, le phénomène de la perception de l'inconnu.

IV.1. La remémoration du révolu :

Comme faculté mentale, le fait de pouvoir se remémorer le passé va de soi : ne posent question que les défaillances de cette faculté, défaillances normales (l'oubli) ou pathologiques (Alzheimer), et les remèdes qu'on peut y apporter. Une meilleure connaissance des bases physiologiques de 'l'engrammation hippocampique' rendrait possible l'amélioration des performances mnésiques de l'homme, etc. Au point de vue transcendantal, comme déjà pour Descartes, la difficulté réside dans le fait même qu'on peut normalement se re-mémorer un passé révolu avec cet aspect de réitération ré-intériorisation (qui n'est pourtant pas un revivre) qu'exprime le mot allemand ,*Wiedererinnerung*'.

IV.2. Le faire sens de la temporalisation repose sur la continuité d'enchaînement de nos actes de détermination subjective du flux vécu à partir du présent, dans la mesure où ces actes se réappliquent constamment à eux-mêmes (à leurs propres productions). Les actes de fixation du 'maintenant' engendrent une première variété continue ; à cette variété continue s'appliquent de façon continue les actes de rétention dans la dimension du juste passé ; nouvelle variété dont la projection continue dans la dimension du futur détermine l'horizon des possibilités pour une conscience d'attente.

IV.3. En revanche, lorsqu'un souvenir nous vient (la petite madeleine de Marcel Proust), ou que nous faisons un effort volontaire de remémoration : « Comment est-ce que je me suis tiré d'affaire à ce moment-là ? » [„*Wie habe ich mir damals geholfen?*“ *Späte Texte über Zeitkonstitution (1929-1934)*, HuaMat VIII, T 62, 269], le lien avec le vécu présent est brisé, ou s'il existe, n'est pas évident à rétablir. Nous paraissions faire un saut (,*Sprung*') par-dessus des distances temporelles qui peuvent être considérables, bien qu'on ne sache pas ce qu'elles gardent de temporel du fait même de cette rupture de continuité. Comme dans les contes de fées nous enjambons la distance obscure qui nous sépare des souvenirs lointains « comme avec des bottes de sept lieues » : „*Warum gehe ich Stücke und dann mit Siebenmeilenstiefeln über dunkle Strecken zu neuen Erinnerungen etc. ?*“ (268).

IV.4. La difficulté se présente dès la constitution originale des objets temporels. Lorsque le son a cessé de retentir, la suite des horizons du juste passé du juste passé, etc. du maintenant impressionnel initial est dès ce moment privée d'un maintenant impressionnel actuel auquel elle puisse se rattacher. Vide d'impression sonore, le premier maintenant actuel ultérieur au son n'est déjà plus un mode de détermination de l'objet-qui-dure : 'son'. La contribution à l'identité du son écoulé que peut procurer le rattachement de cette suite d'horizons du juste passé à un maintenant vide devient problématique. La « queue de comète » des rétentions (, *Kometenschwanz* ' *Retention* 267) a épuisé toute la matière du noyau de comète d'où elle s'échappait.

IV.5. Or, si vraiment l'identité du son comme objet temporel a été constituée par le seul jeu des actes rétentio-protentionnels déployés par le sujet percevant durant l'écoulement des phases hylétiques du son, alors, cette identité ne devrait pas cesser d'être pour le sujet au terme de cet écoulement. Un acquis demeure, une structure eidétique a été mise en place dans la stratification de la conscience constituante. Comment la récupérer ? Quel mode de détermination inédit appliquons-nous quand nous donnons au souvenir remémoré ce sens précis, qu'il est la réactivation de l'événement, éventuellement de l'objet temporel, originairement constitué dans les actes rétentio-protentionnels déployés dans le vécu de perception initial ?

IV.6. La solution consiste à repérer à l'aide d'une caractéristique formelle bien définie une opération homogène à celles de la rétention et de la protention et qui puisse s'enchaîner de façon continue avec celles-là, à un étage supérieur dans la hiérarchie des opérations constituantes de la temporalisation. Le paradoxe de la remémoration consiste en ce que le Je est intentionnellement orienté en elle à rebours de son orientation normale vers le futur, mais avec un horizon de futur qui est à la fois indéterminé et déterminé. Indéterminé, c'est ce qu'il est en tant qu'il réactive le projet d'autrefois dans ma perspective d'alors ; déterminé, c'est ce qu'il est parce que je sais comment mon projet est parvenu à réalisation. L'horizon protentionnel initial était indéterminé ; l'horizon rétentio-protentionnel initial était déterminé ; l'horizon de protention retourné vers le passé révolu de la remémoration est déterminé et indéterminé. On vient de repérer par là un type nouveau de renversement de l'avenir sur le passé éloigné de la protention, qui elle-même résultait d'un renversement du juste passé sur l'avenir.

IV.7. Ajoutons cette nouvelle opération constituante à la panoplie de la constitution du temps. Une fois l'objet temporel constitué dans un flux rétentio-protentionnel, la remémoration s'appliquera de façon continue à la variété continue engendrée par rétention et protention, dans la mesure où l'horizon protentionnel aura subi un changement d'orientation du futur vers le passé. La structure de variété continue en question y gagnera de s'enrichir d'une nouvelle dimension : celle de la profondeur d'un passé arbitrairement éloigné. La structure eidétique de la temporalisation étant

purement formelle, cette caractérisation formelle de la remémoration suffit à son introduction comme ressource transcendante de la conscience constituante.

V.1. L'éveil de la conscience :

Le temps repose sur le présent et le présent ne doit sa priorité qu'au fait que j'y suis en vigueur dans le maintenant actuel. De sorte que c'est mon activité dans le maintenant actuel qui soutient tout l'édifice du temps constitué, comme doué de sens pour le Je. Soyons attentif à ce que ce maintenant actuel n'est ni fixe ni inerte, mais qu'il demande une constante réactualisation. Il y a un enseignement à retirer de la fréquente confusion entre 'mise à jour', c'est-à-dire actualisation et 'mise au jour' : mise en lumière (à la lumière du jour). Chaque matin on se réveille et on met le calendrier à jour, on lit le journal pour actualiser son information, on consulte son courrier électronique, etc. L'éveil, la vigilance, fonction de l'attention, et l'actualité, condition de ce qui est en vigueur et non périmé entretiennent une relation fondatrice.

V.2. Les choses, les objets d'intérêt prennent leur sens en fonction de leur pertinence pour mes activités de la journée : la révélation de leur pertinence s'accomplit sous forme de la « mise en train » le matin de la journée de travail. „Ich bin soeben erwacht, und schon „steht“ der Tag, mein Tag „vor mir“, ohne dass ich mir ihn anschaulich vergegenwärtige, und schon kommt die Folge seiner normalen, seiner gewohnheitsmäßigen Sondersituationen in den Gang meiner Aktualisierung...In der Sondersituation stehend, hat sie für mich ihre besondere „Aktualität“ als ein in sich geschlossenes Ganzes...Es interessiert mich als das und jenes, es hat jetzt die und die Relevanz für mich...“ [Hua 39, T 20, 195].

V.3. Cette relativité subjective du sens à l'état de veille, à l'éveil, impose au sens une limitation parce que nous ne sommes pas constamment éveillés. Comment faisons-nous pour pallier la rupture de continuité que le sommeil entraîne dans la constitution du sens? Nos activités de la vie éveillée sont congruentes entre elles, parce que les unes sont par rapport aux autres dans le rapport d'intention vide à saturation d'intention, par exemple de projet à réalisation, d'expectative à perception, etc. On peut dire la même chose de chaque période d'éveil, de chaque journée. Mais, d'une journée à une autre, d'un éveil à un autre, sommes-nous en droit d'assumer l'existence d'une congruence suffisante pour garantir la continuité de l'acquis en matière de sens constitué ?

V.4. À priori, il n'est pas inconcevable que le Monde concordant du Je éveillé d'aujourd'hui et le Monde concordant du Je éveillé d'hier se déroulent dans deux temporalités distinctes que le sommeil nocturne sépare d'un abîme infranchissable. La situation évoquera spontanément les histoires de dédoublement de la personnalité, les syndromes psychiatriques d'amnésie, voire l'incommensurabilité des Mondes de cultures différentes, l'exobiologie et les extraterrestres sur les exoplanètes, etc. Au point de vue transcendantal, la seule chose qui compte est la sauvegarde des conditions de la temporalisation.

V.5. Les variétés continues constituées comme objets temporels dans les modes de déterminations subjectifs de mon activité d'hier doivent pouvoir être ressaisies en leur sens d'être pour le Je d'aujourd'hui. Faute de quoi elles perdent leur sens ou sont en passe de le perdre (sédimentation jamais plus réactualisée). Et pour cela, il faut que le Je actuel soit en mesure de se replacer dans les conditions originelles de la constitution de sens et de réactiver les mêmes actes constituants.

V.6. Deux cas sont à distinguer. 1°) L'intentionnalité animant l'activité d'hier est demeurée entièrement ou partiellement non remplie : la tâche à accomplir s'articule en sous-tâches se distribuant sur plusieurs jours, ou comportant des délais, des échéances, etc. En ce cas, la continuité de l'intention à travers les interruptions n'est pas plus mystérieuse que la continuité d'un programme d'une étape à une autre de sa mise en œuvre.

2°) Les objectivités constituées ont été appréhendées avec succès dans l'entrelacs des attentes préfigurantes, de leur saturation perceptive et des rétentions transversales d'identité et ce jusqu'à la complétion du processus de présentation et au recul dans un horizon vide. En ce cas, la remémoration entrera en jeu. Le Je actuel a le pouvoir de se remémorer : ce qui veut dire qu'il peut librement se reporter, en une protention tournée non vers l'avenir, mais vers le passé révolu, vers l'objectivité sédimentée dans l'horizon (externe, non plus interne) de l'acquis de la conscience vigilante actuelle. Un horizon à entendre comme fonds de capacités acquises, voies frayées, montage comportemental et non comme cadre spatial ou temporel présupposé. Ce retournement rétentionnel de la protention confère à l'acte de se remémorer une structure de détermination indéterminée spécifique qui guide cet acte vers sa cible de visée intentionnelle.

V.7. Dans les deux éventualités, le sujet transcendantal ressort comme étant toujours le sujet du jour d'aujourd'hui (du temps de veille actuel) sans pour autant qu'il cesse d'être toujours le même que celui qu'il était le jour précédent, celui qu'il était l'un quelconque des jours d'avant. C'est ce qui motive le thème de l'anonymat du sujet transcendantal, le Je des actes constitutifs, anonymat qui creuse sa différence d'avec la personne concrète de l'individu que je suis.

V.8. Si le Je peut se remémorer sans incohérence ni conflit rédhibitoire, mais dans une continuité sans faille qui se prolonge en droit jusqu'au maintenant actuel, alors le Monde de ce Je doit être identique avec son Monde d'hier et la temporalité de ce Monde doit être unique. Le continuum étendu du temps de la vie éveillée dans le *Lebensumwelt* ne précède pas l'entrée en scène de la remémoration mais en dépend. L'unité totale qu'est la vie d'un vivant est une unité constituée, en fait auto-constituée si l'on se rappelle que vivre consiste à agir, déployer des actes constitutifs dans l'actualité du Présent vivant.

V.9. L'analogie entre l'emboîtement continu de tous les objets de remémoration dans l'horizon du Je éveillé actuel et l'emboîtement continu du juste passé de l'événement dans le maintenant actuel prouve que l'extension réalisée conserve comme invariant le schéma structural de la temporalisation : „*Es ist hier eine Iteration in den Weckungen, und zwar einer Mittelbarkeit ineinander impliziert wirklicher und möglicher Weckungen. Die nächste und die nächstfolgenden sind in einer Gradualität der Lebendigkeit, der aktuellen Gewecktheit. Diese hat einen Limes, ein Null, der Gewecktheit. In der strömenden Erfahrung bleibt zwar diese Form bestehen, aber es wandelt sich zugleich der jeweilige Grad der Weckung innerhalb einer strukturellen Systematik*“ [Hua 39, Blg 7, 96].

VIII. Du temps local au temps du Monde - II

I.1. Clôture de la conscience et horizon extérieur :

La conscience du temps est le lieu d'apparition des « choses qui durent » comme aussi des événements instantanés. Dès lors qu'il est question de lieu on présume qu'il serait possible d'y séjourner ou de le parcourir et qu'il est donc au moins tel qu'on puisse y déterminer des places, disons des points. Idéalement, rien n'empêche de considérer l'ensemble de tous les points du lieu. Si l'on peut continuellement déterminer à nouveau des points dans n'importe quelle direction, sans sortir du même lieu, c'est que ce lieu est sans limites. Dans le cas contraire le lieu a une forme, une certaine configuration définie : ses points sont circonscrits par un bord, composé des points extrêmes. Là-dessus, une question embarrassante : les points du bord appartiennent-ils à la configuration du lieu ou n'en font-ils pas partie ? Si je coupe une ligne en un point et si je ne veux pas compter le même point deux fois, il y aura un segment contenant le point diviseur – donc complet – et un segment incomplet ne le contenant pas. Si la configuration ne contient pas ses bords, elle sera incomplète, uniquement complétée de – ou par – l'extérieur. Et on pourra déterminer autant de points supplémentaires qu'on voudra, ils ne parviendront pas à la compléter. Parce que si vraiment ils lui appartiennent, ils ne pourront en tout cas jamais être des points extrêmes formant un bord. La configuration en question s'ouvre sur son extérieur : plus simplement, elle a un extérieur. Contrairement à ce qu'on peut penser, cela n'est pas toujours le cas. En particulier, si la configuration du lieu contient ses bords, elle est fermée sur elle-même et ignore l'extérieur. Autrement dit, tout point qu'on pourra désigner comme lui étant extérieur, c'est-à-dire situé au-delà d'un certain point extrême, sera ou un point intérieur à elle ou une référence vide de référent. Les points du bord n'étant pas discernables des autres points, la configuration est sans extérieur.

I.2. Le champ transcendantal de la conscience constituante du temps est configuré comme un lieu d'apparition fermé sur soi. Sa clôture, thème récurrent de la phénoménologie transcendantale, n'est pas dénuée de paradoxe. Quand on dit qu'une chose apparaît, on présuppose habituellement que la chose apparaissante se tenait en un premier temps dans une sorte d'en-deçà du lieu d'apparition où elle n'apparaissait pas encore. Du même coup, on assume l'existence d'un temps d'avant le processus constitutif de la temporalisation. Avec cette conséquence immédiate que ce processus ne peut plus être considéré comme la source originaire du caractère temporel des objets de constitution temporelle. Il n'y a plus que du temps constitué, car depuis toujours déjà préconstitué. Supposons, maintenant, que ce caractère temporel n'est pas une propriété intrinsèque de la chose temporelle, mais le corrélat d'activités subjectives qui confèrent à cette chose son sens pour le Je. Plus question de tolérer qu'on parle d'un temps antérieur à l'effectuation de ces activités subjectives. Qu'en est-il, dès lors, de cette condition-limite de la chose non encore apparue mais dont l'apparition est imminente, la chose considérée dans la phase inchoative de son apparition ? L'alternative est entre condition significative et non significative. Ou bien cette condition est importante pour le sens subjectif de la chose ou bien ce n'est pas le cas. Dans la première hypothèse on devra admettre qu'avant même que la chose ait été parfaitement reconnue dans son unité et son identité par le Je, une certaine activité subjective lui est dédiée. Sauf que la concession qu'on fait en l'admettant va plus loin qu'on ne pense. Une prémisse d'activité

donatrice de sens est elle-même déjà donatrice de sens. Nécessairement, le champ temporel de la conscience constituante de la temporalité s'étend de façon à inclure tout ce qu'on aurait pu vouloir lui assigner comme bord antérieur.

I.3. Mais, d'un autre côté, cette extension n'en est pas une. D'éventuels processus sous-jacents au champ de conscience constituante peuvent bien être récupérés comme couches primordiales dans un champ de conscience conçu comme stratifié. C'est l'apport de la notion de « synthèse passive » à la théorie de la constitution. Les synthèses actives de la conscience perceptive et du jugement empirique se fondent sur certaines synthèses passives au niveau du corps propre, de l'affectivité sensorielle et du mouvement. Sans doute, ces synthèses ne débouchent-elles pas encore sur la donation de l'objectivité. Mais, de la structure intentionnelle de la subjectivité, elles gardent l'essentiel : l'orientation vers quelque chose et la polarité du Je. De sorte que les prémices du sens font déjà sens. La prototemporalité vaut déjà temporalité, sans préfixe. Si le but de la constitution est de constituer le temps objectif, comme temps du Monde et non comme pseudo-temps solipsiste, on ne pourra pas se contenter d'augmenter indéfiniment la sphère des actes du Je. La polarisation des actes autour du seul Je devra être questionnée. L'éventualité d'un changement de pôle ou d'une polarisation multiple de l'activité constituante devra être explorée. L'horizon temporel interne de chaque conscience constituante se doublera d'un horizon temporel externe dans la mesure seulement où cette conscience s'éprouvera comme pôle constituant parmi les autres au sein d'une activité conjointe de constitution intersubjective de la trame de sens d'un Monde commun à tous.

II.1. La stimulation sensorielle de la perception :

En un certain sens tout commence avec la perception : ce qui n'est pas perçu n'existe pas « pour nous ». Pour autant, percevoir n'est pas créer ex nihilo. Nous sommes enclins à concevoir la perception comme la mise en forme d'un matériau sensoriel préexistant. Cette préexistence, entendue comme précédence temporelle, pose problème. Peut-être pas pour l'empirisme traditionnel : la sensation est un événement mental ; cet événement mental s'intercale entre l'événement physique antécédent de l'excitation périphérique et l'événement mental subséquent de la formation d'une représentation perceptive. Quel est le problème ? Aucune difficulté, en effet, pourvu qu'on présuppose un temps objectif existant en soi et contenant tous les événements, en particulier les événements que des relations d'influence causale enchaînent dans l'ordre de l'avant et de l'après.

II.2. Le rejet de ce présupposé en phénoménologie et la mise en œuvre du programme de constitution transcendantale du temps ont radicalement changé la donne. Toute chose ou événement prend son sens pour le Je à partir de sa perception : le statut originaire de la perception nous contraint de repenser le rapport entre les couches hylétique et noétique de l'acte perceptif dans des termes qui ne soient pas ceux de la succession ni de la causalité. Je perçois quelque chose dans la mesure où je suis affecté par quelque chose. Mais être affecté n'est pas encore percevoir. Je n'ai pas le droit de dire : « il y a là une chose qui m'affecte », parce que la chose en question n'est pas perçue, ou pas encore perçue et donc pas posée comme une chose « qui est là ». Sinon, il faudrait avoir toujours déjà perçu une chose pour pouvoir la percevoir. Réciproquement, être affecté n'est pas non plus un néant de perception. Le matériau sensoriel vient saturer une visée noétique qui, sans cela resterait vacante. La difficulté est de concevoir une double antécédence : l'antécédence de l'affection par les data sensoriels par rapport à l'acte de synthèse perceptive ; l'antécédence de cette synthèse par rapport aux data en tant qu'elle informe d'avance son contenu possible en fixant le cadre eidétique pour sa saturation.

II.3. Dans les manuscrits C de 1929-1934, Husserl examine une issue possible à ce dilemme. Il suffirait de corriger la théorie empiriste de l'affection en y introduisant le sentiment et, grâce à cela, l'activité subjective. „*Änderung der Auffassung der Lehre von der Affektion, Gefühle nur als Hinstreben und Wegstreben, also Hintergrundgefühle als ursprüngliche gebe es nicht?*“ [HuaMat 8, N. 72, 330]. Le matériau sensoriel est de nature à pouvoir toucher un sujet qui n'y est pas insensible. Est-ce qu'on n'hésiterait pas à dire : « Quelque chose attire mon attention – mais cela m'est indifférent ? » („*etwas zieht meine Aufmerksamkeit auf sich, aber gefühlsmäßig ist es mir gleichgültig*“ MS C16 IV, 17). Pour pouvoir inspirer un sentiment quelconque au sujet, les data sensoriels doivent être plus que de simples saillances dans le champ perceptif. Ils doivent être qualifiés comme attirants ou repoussants pour pouvoir solliciter l'orientation vers ou l'aversion. Ex : Au feu d'artifice : « Oh ! La belle bleue ! ». L'apparition est d'emblée esthétiquement qualifiée, positivement ou négativement : „*Übergang: ein strahlendes Lichtphänomen – herrlich! Eine weitere Steigerung – noch immer herrlich, aber zugleich schon abstoßend, grell, das Auge schmerzend*“ (ibidem). Ce qui veut dire que les data doivent avoir été suffisamment constitués comme entités individuelles pour pouvoir être porteurs de valeur : beau, laid, etc. C'est la condition nécessaire pour que ces data puissent entrer en résonance avec le Je actif et l'inciter à s'occuper d'eux : „*weckt etwas, es bekommt von ihm aus Resonanz für das aktive Ich es erregt*“

mein Interesse, reizt mich“ [Hua 39, Bl 39, 484]. Ce qui repousse la difficulté au lieu de la résoudre. En effet, les données hylétiques auront à répondre à deux exigences contradictoires : 1) être du mode : sentiment préalable à l'orientation de l'attention perceptive ; 2) avoir été préconstitués comme objets du Monde de façon à servir de supports de valeurs, naturelles ou culturelles.

III.1. La motivation pulsionnelle de l'action :

Nous avons de la peine à comprendre que la perception, *terminus ad quem* de la connaissance empirique, n'en soit pas également le *terminus a quo*. De même pour l'action : agir s'entend prioritairement comme l'action consciente et volontaire de l'agent qui poursuit un but unique dont il a une claire représentation. C'est en référence à cette plénitude de sens de l'agir que revêtent une connotation pratique les variantes plus ou moins défectives qu'on obtiendra par soustraction de composantes. On peut retrancher la représentation du but, l'autodétermination de la volonté, l'accompagnement de la conscience, etc. Mais n'y a-t-il pas de fin à la série des dégradés de l'agir ? Est-ce qu'on peut aller jusqu'à soustraire l'intentionnalité de l'expérience subjective, non le fait pour une action d'être accomplie « dans une certaine intention », mais bien son orientation vers quelque chose, sa directionnalité ? Cela peut être envisageable dans la construction de l'action à partir d'une condition plus primitive qu'on est tenté de reporter avant l'action consciente et volontaire. Une *psychologie génétique* repérera dans la gesticulation du nouveau-né une étape du développement moteur où le mouvement manque non seulement de la représentation du but, mais encore de l'univocité intégrative du geste vers quelque chose. L'intentionnalité de l'agir semblera une conquête tardive sur un polymorphisme des tendances innées. Ces tendances remontant au dynamisme du vivant et de là au mécanisme de la nature, une telle genèse s'inscrit dans le temps du Monde. La constitution transcendantale met un frein à cette régression. L'agir a même statut originaire que le percevoir. Si l'on doit concéder que l'action se fonde dans la tendance, celle-là comme fondatrice de l'action ne manquera pas d'une certaine intentionnalité pulsionnelle. Comme intentionnelle, elle ne pourra pas manquer non plus de centration sur un Je, fût-il anonyme et opaque à soi-même. Mais, dès le moment où elle vaut comme mouvement orienté d'un Je, cette tendance se porte candidate au titre d'action. Nouvelle confirmation de l'absorption transcendantale des modes présomptifs préalables.

III.2. La psychologie génétique de la motricité corporelle doit être repensée au point de vue intentionnel de façon à concevoir l'action volontaire non comme construite avec des pièces détachées, mais comme douée de sens pour l'agent. „*Bin ich nicht zugleich Ich mannigfaltiger Interessen, von denen jetzt nur eines sich als herrschendes auslebt?...Wie organisieren sich alle Ziele zur Einheit, oder müssen sie das nicht ?*“ [Hua 8, N. 11, 38]. À l'action, l'unité du sens revient nécessairement par irradiation rétrospective de l'action adulte pleinement développée sur ses phases préparatoires au sein d'un processus motivationnel qui est de part en part intentionnel et subjectivement polarisé. Comme le passé tient son sens du Présent vivant, de même l'inchoation des motifs pulsionnels n'est que le déjà là du pas encore de l'Acte. Dans les manuscrits C 16 de 1932 Husserl reprend l'analyse du mouvement chez le nouveau-né. Il jette son dévolu sur les mouvements buccaux et autres du nouveau-né pendant l'allaitement. Son objectif apparent est de promouvoir sur le terrain même de l'empirisme le processus d'autoconstitution de l'intériorité à soi de l'action volontaire comme système des renvois de sens se renouant indéfiniment à eux-mêmes dans une relative autonomie par rapport aux chaînes de causalité externes du Monde. Il souligne que le propre jeu des kinesthèses en association avec les flux d'esquisses perceptives conduit à des montages orientés de mouvements. Ces montages à leur tour revêtent pour l'agent une valeur de plaisir (ou de déplaisir) qui l'incite à faire effort en vue de leur retour. Dans cette analyse à la frontière entre mécanisme et intentionnalité, sa constante préoccupation est de ne pas retomber sur la description d'un processus en troisième personne qui pourrait se dérouler sans que l'agent en soit concerné : « Est-ce qu'on peut adopter cette description ? Tout cela peut avoir lieu sans que j'en jouisse ou que je m'en détourne avec aversion. » „*Kann man so beschreiben? Das alles kann sich spielen, ohne dass ich genießend mich hingabe oder mich in Widerwillen abwende.*“ HuaMat 8, N. 72, 330]. Pourquoi une pareille préoccupation?

III.3. Elle s'explique si on est attentif à la possible ambiguïté du résultat de cette analyse intentionnelle. La capture de l'intentionnalité pulsionnelle des tendances dans l'horizon transcendantal de l'action tend à effacer la différence entre vouloir et désirer en rétablissant la continuité sans faille du processus motivationnel. Ce processus commence avec l'affection du Je par le désir, mais comme mode subjectif à côté du mode de l'acte et qui fonde ce mode de l'acte. Préalable, si l'on veut, à l'intention vers de l'acte, ce désir n'en est pas moins déjà intentionnalité désirante et motivante. Il met en jeu des kinesthèses : celles du se tourner vers et du vouloir être auprès, du déplaisir de ne pas être auprès, etc. Le vouloir, à son tour, prend le relais et fonctionne de même : la satisfaction du vouloir par l'obtention du voulu et sa disparition relance la kinesthèse du vouloir y aller. Désirer et vouloir passent alternativement l'un dans l'autre. « Dès lors, il n'y a naturellement pas de distinction à faire entre désirer et vouloir, et pas de distinction non plus à concevoir entre vouloir en général et agir. Pour autant, bien sûr, qu'on garde toujours en vue le rôle des

kinesthèses. » [„Dann ist natürlich zwischen Begehren und Wollen kein Unterschied verständlich zu machen und so auch kein Unterschied zu verstehen zwischen Wollen überhaupt und Handeln. Aber wir haben beständig auch die Kinästhesen im Auge zu behalten.“ HuaMat 8, N. 69, 320]. Mais, oublions que cette analyse se situe dans la dimension de l'intentionnalité et qu'elle cherche à ressaisir le sens des motivations sous-jacentes à partir de l'action, non l'inverse. Alors, le rattachement de l'action volontaire et consciente aux motivations involontaires et inconscientes du désir est précisément le programme d'une psychologie empirique qui dénie toute autonomie intentionnelle à la libre volonté de l'agent.

IV.1. L'intropathie avec d'autres Je co-constituants :

La constitution du temps repose jusqu'ici sur les opérations suivantes : perception, rétention, protention et remémoration. Le temps constitué grâce à ces seules opérations comporte les objets temporels perçus comme épisodes dans le temps biographique individuel. On ne sait rien encore d'un temps de l'évolution, d'un temps de l'Histoire, ni d'un temps de l'Univers. Pouvons-nous aller plus loin sans avoir à suspendre la réduction et sans revenir à la croyance naturelle au temps objectif ? En particulier, est-ce que le sujet transcendantal peut faire de la géologie et de la paléontologie ? „Bei solchen Untersuchungen bedarf es beständig der Methode abstraktiven Vorgehens, zunächst durch Absehen von den Sinneskomponenten der wirklich geltenden Welt, die durch das Mit-Dasein von Anderen motiviert sind. Es ist die Frage, wieweit man mit der egologischen Sinneskonstitution reicht, und ob, wenn man mit einer Aufklärung stehen bleibt, nur die Aufhebung der Abstraktion helfen kann...Wie kann es zu einer für mich seienden Mitgegenwart in jeder Vergangenheit kommen, wie aber auch zu einer für mich seienden „Vorvergangenheit“ kommen? ...schon das primordiale Ego könnte so etwas wie Geologie und Paläontologie treiben und, wenn auch dürftig,... und dabei auch für individuell Einzelnes, wie eine Versteinerung eines Knochens, seine vergangene organische Individualität...eine „Erfahrung“ gewinnen.“ [HuaMat 8, N. 43, 160-162].

IV.2. Einfühlung et Wiedererinnerung :

La réduction est une décision de nous en tenir à ce qui peut se présenter soit directement dans l'intuition soit obliquement sur un mode modifié par une opération effective. Or, l'immense majorité des informations que nous avons à « traiter » quotidiennement repose sur le témoignage d'autrui, un témoignage que nous avons rarement le loisir de mettre à l'épreuve. Dans la mesure où les sources de sens n'en sont pas claires, la réduction nous contraint à l'abstention du recours au témoignage, ce qui enveloppe la communication, le langage et la culture. Gardons-nous d'en conclure que la constitution transcendantale nous réduit à l'expérience privée de l'ego solitaire. Le Je transcendantal est l'opérateur anonyme de la constitution du sens en sa relativité subjective. Il ne se confond pas avec l'être concret individuel que je suis. L'anonymat où il reste fait que nous n'avons pas encore une vue complète de ses ressources en matière d'opérations constituantes. Pour toute nouvelle opération constituante, son application à une variété continue de moindre dimensionnalité objective cette variété en la plaçant dans une nouvelle dimension. La rétention appliquée au maintenant de perception juste passé engendre le présent étendu de l'objet temporel. La remémoration appliquée à l'événement ou l'objet du passé révolu engendre la distance temporelle fixe des épisodes d'une biographie. La remémoration ne donne pas l'objet passé, mais elle en réactive les opérations constituantes par transfert apprésentatif (non présentatif) du Je transcendantal dans le contexte de sa constitution originare. Les rétentions, protentions et remémorations qui me donnent les objets temporels de mon expérience sont celles que je peux mettre en œuvre moi-même. Qu'en est-il des rétentions, protentions et remémorations qui donnent à autrui les objets de son expérience ? Une opération constituante spéciale, analogue à la remémoration, fonde la continuité du faire sens avec les objets pour autrui. L'intropathie (*Einfühlung*) est le transfert apprésentatif du Je transcendantal anonyme dans le contexte des opérations constituantes du Monde de l'autre comme Monde commun. Sauf confusion du Je transcendantal avec l'ego individuel personnel, on ne peut accuser Husserl de vouloir tirer comme le prestidigitateur d'un chapeau l'expérience et le Monde de l'autre de l'expérience propre.

IV.3. Comme opération constituante du temps du Monde commun, l'intropathie fonde la transmission du sens dans ses deux dimensions de tradition et de progrès. D'un côté, elle m'ouvre les horizons de compréhension des communautés humaines (ou Humanités) éloignées dans l'espace ou dans le temps. Le charme persistant des œuvres de l'Antiquité était pour le matérialisme de Karl Marx une question qui était, mais n'est plus sans réponse : „Das gewinnt intersubjektive Bedeutung im Kreise originaler Einfühlung. Aber neu ist nun das Zugangssystem, das der systematischen Mittelbarkeit der Einfühlung entspricht...Ferner: Denkmäler und sprachliche Bekundungen in dokumentierter Form schaffen einen Konnex zwischen Anwesenden und überhaupt Mitgegenwärtigen und den Künftigen bzw. den Vergangenen. Plato hat „direkt“, sofern er Schriften veröffentlichte mit Adresse an seine künftigen Leser, zu mir gesprochen, indem ich sie las.“ [Hua 38, Bl. 5, 80]

IV.4. Dans l'autre sens, l'horizon protentionnel de l'action qui est déjà celui des kinesthèses du corps propre, est aussi celui de la vocation professionnelle et de la participation à la vie communautaire en tant qu'œuvre collective. Sous cet horizon, j'ai toujours la possibilité de répondre (ou ne pas répondre) à l'exigence d'investir mes propres forces dans la poursuite des buts visés en commun. À la source de cette exigence il y a le fait que la vie communautaire est projet d'avenir : elle tend toujours à une certaine congruence à travers toutes les incongruences, une congruence dont le maintien sauve le sens. Conflits sociaux, guerres ou catastrophes naturelles n'ont jamais empêché les sociétés humaines de se reconstruire, une chose qu'elles font en fait continuellement en circonstances normales. Ici la constitution transcendantale s'avère sous-tendre l'aspiration au Progrès comme fondement du sens de l'œuvre humaine. Au programme de cette entreprise historique qu'est la Science il y a l'extension des horizons communautaires de chaque Humanité autochtone dans son *Umwelt* local à la Nature comme horizon universel de l'Humanité totale – une Humanité en route vers elle-même « via les étoiles » [„*Die Natur als Territorium einer, meiner Menschheit, die Natur als Synthesis der möglichen Territorien auf dem Wege über die Gestirne.*“ Hua 38, T. 9, 72]. D'où l'objectivité n'est pas donnée d'avance, peut ainsi dire derrière elle, mais elle est plutôt une objectivité en perpétuelle constitution. À cette constitution active, le temps objectif doit son sens pour nous.